Julie, ou La nouvelle Héloïse; ou Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au

pied des Alpes; recueillies et publiées

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LETTRE PREMIERE

DE MADAME DE WOLMAR À MADAME d'oRBE.

Uui tu tardes long -temps à revenir! Toutes ces allées et venues ne m'accommodent point. Que d heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être . et, rjui pis est, à t'en éloigner! L'idée de se voir pour sipeu de temps gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi et chez moi c'est n'êlre bien nulle part? et n'imagines-tu point quelque'moyen de faire que tu sois en même temps chez l'une et chez lautre? Que .'aisons-nnus, chère cousine? Que d'instants précieux nous laissons perdre , quand il ne nous en reste plus à prodiguer! Les années se multiplient, la jeunesse commence à fuir ; la vie s écoule ; le bonheur passager qu'elle o<ire est entre nos mains, et nous n-^ligeons d'en jouir ! Tesouvien -il du temps ou nous étions encore filles, de ces premiers temps si chaim.inset si doux qu'on ne retrouve plus dan»

un autre âge , et que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous séparer pour peu de jours et même pour peu d heures , nous disions en nous embrassant tristement, Ab ! si jamais nous disposons de nous, on ne nous verra plus séparées! Nous en disposons maintenant, et nous passons la moiiié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi! nous aimerions -nous moins? Chère et tendre amie, nous le sentons toutes deux, combien le temps, l'habitude et tes bienfaits, ont rendu notre attache-

ment plus fort et plus indissoluble. Pour moi, ton absence me paraît de jour en jour plus insupportable, et je ne puis plus vivre un instant sans toi. Ce progrès de notre amitié est plus naturel qu'il ne semble ; il a sa raison dans notre situation ainsi que dans nos caractères. A mesure qu'on avance en âge tous les sentiments se concentrent ; on perd tous les jours quelque ehose de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que, n'aimant enfin que soi-même, ou ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd , plus il s'attache à ce qui lui reste , et il tient pour ainsi dire au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me semble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah! ma chère, mon pauvre cœur a tant aimé! il s'est épuise de si bonne heure, qu'il vieillit avant le temps ; et tant d'affections diverses

QUATRIEME PARTIE

l'ont, tellement al «sorbe , qu'il n'y reste plus de place pour des attachements nouveaux. Tu m'as vue successivement iille, amie, amante, épouse, et mère. Tu s;;is si tous ces titres m'ont été chers ! Quelques uns de ces liens sont détruits, d'autres sont relâchés. Ma mère, ma tendre mère n'est plus ; il ne me reste que des pleurs à donner à sa mémoire ; et je ne goûte qu'à moitié le plus doux sentiment de la nature. L'amour est éteint, il lest pour ja-

mais, et c est encore une place qui ne sera point remplie. Nous avons perdu ton digne et bon mari que j'aimois comme la chère moitié de toi-même, et qui méritoit si bien ta tendresse et mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel remplirait tous ces vuidts: mais cet amour, ainsi qne tous les autres , a besoin de communication ; e' quel retour peut attendre une mère d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfants nous sont chers longtemps avant qu'ils puissent le sentir et nous aimer à leur tour; et cependant on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'eutend, mais il ne me répond pas assez à ma içmtaisie; la tête ne luixeu tourne pas comme à moi : sa tendresse pour eux est trop raisonnable; j'en veux une plus vive et qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mère qui .soit aussi folle que moi de mes enîants et des siens. En un mot la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfants sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'em-

brasse ta fiile, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent iois ; en voyant tous nos petits Lambins jouer ensemble, nos cnrurs unis les confondent , et nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi , et ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation, et à cette continuelle réserve on je vis depuis près de six ans aveo l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pesé de plus en plus, et semble chaque jour devenir plus indis-

pensable. Plus l'honnêteté veut que je le révèle, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois -tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance , le mensonge et la crainte , jusques dans les bras d'un < poux , de n'oser ouvrir son cceur à celui qui le possède , et de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre? A qui, grand dieu! faut-il déguiser mes plus secrètes pensées , et celer l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eût pu récompenser la vertu dune filie chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours , et me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon cceur n'ose accepter aucun témoignage de son estime, ses plus tendres caresses me font rougir, et toutes les marques de respect et de considération qu'il me donne se changent dans xna conscience en opprobres et en signes de mépris.

QUATRIEME PARTIE

Il est bien du; d'avoir à se dire .sans cesse, C'est une autre que moi qu'il honore. Ah! s'il me connoissoit , il ne me traiterait pas ainsi. Non, je ne puis supporter cet état affreux; je ne suis jamais seule avec cet homme respectable que je ne sois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confesser ma faute, et à mourir de douleur et de honte à ses pieds. Cependant les raisons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces , et je n'ai pas un motif de parler qui ne soit une raison d«j me taire. En considérant l'état paisible et doux de nia famille, je ne pense point sans effroi qu'un seul mot y peut causer un désordre irréparable. Après six ans passés dans une si parfaite

union, irai-je troubler le repos d'un mari si sage et si bon , qui n'a d'autre volouté que celle de son heureuse épouse , ni d'autre plaisir que de voir régner dans sa maison l'ordre et la paix? Contrasterai- je par des troubles domestiques les vieux jours d'un père que je vois si content, si charmé du bonheur de sa bile et de son ami? Exposerai-je ces chers enfauts, ces enfants aimables et qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée bu scandaleuse, à se voir les tristes victimes de la discorde de leurs parents , entre un père enflammé d'une juste indignation, a^ité par la jalousie, et une mesre infortunée et coupable, toujours novée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar estimant sa femme ; que sais -je ce qu'il sera ne l'estimant plus? Peut-être n'est-il si modéré que parceque la passion qui domineront dans sou caractère n'a pas encore eu iieu

de se développer. Peut-être sera-t-il anssi violent dans l'emportement de la colère qu'il est doux et tranquille tant qu il n'a nul sujet de s'irriter.

Si je dais tant d'égards à tout ce qui m'environne , ne m'en dois-je point aussi quelques uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête et régulière n'effaeent-ils rien des erreurs de la jeunesse? et faut-il m' exposer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis si long-temps? Je te l'avoue, ma cousine, je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé ; il m'humilie jusqu'au découragement , et je suif trop sensible à la honte pour en supporter l'idée sans retomber dans une sorte de désespoir. Le temps qui s'est écoulé depuis mon mariage est celui qu'il faut que j'envisage pour me rassurer. Mou état présent m'inspire une confiance que d'importuns souvenirs voudroient m'ôter. J'aime à

nourrir mon cœur des sentiments d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouse et de mère m'élève l'aine et me soutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfants et leur père autour de moi , il me semble que tout y respire la vertu ; ils chassent de mon esprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence est la sauve-garde de la mienne ; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure; et j'ai tant d'horreur pour tout ce qui blesse l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autre/ois. Je me sens si loin de ce que j'étois, si sûre de ce que je suis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'est étranger et que je ne suis plus obligée de faire.

QUATRIEME PARTIE. n

Voilà l'état d'incertitude et d'anxiété dans lequel je flotte sans cesse en ton absence. Sais -tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon père va bientôt partir pour Berne, résolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce loug procès dont il ne veut pas nous laisser l'embarras , et ne se fiant]>as trop non plus , je pense , à notre zèle à le poursuivre. Dans l'intervalle de son départ à son retour, je resterai seule avec mon mari, et je sens qu'il sera presque impossible que mon fatal secret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu sais que M. de Wolmar quitte souvent la compagnie et fait volontiers seul des promenades aux environs : il cause avec les paysans; il s'informe de leur situation ; il examine l'état de leurs terres; il les aide au besoin de sa bourse et de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promené qu'avec moi ; il quitte peu sa femme et ses enfants, et se

prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante , qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces moments d attendrissement .sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les" occasions d'en manquer, et qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou lard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens ; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, et avec toutes les précautions que la prudence autorise , reviens , et fais de moins longues absences , on je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever ; et ce qui rf ste importe assez pour me coûter le plus à dire. Tu ue

m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfants ou avec mon mari , mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie; et la solitude m'est dangereuse précisément parce-qu'elle m'est douce, et que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures; non : il est guéri, je le sens, j en suis très sûre ; j ose me croire vertueuse. Ce n'est point Je présent que je crains, c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel ; on s'attendrit par réminiscence; on a honte de se sentir pleurer, et l'on nVn pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié , de regret , de repentir ; l'amour n'y a plus de part ; il ne m'est plus rien : mais je pleure les maux qu'il a causés; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscrètement nourris ont privé du npos et peut-être de la vie. Helas! sans doute il a péri dans ce long et périlleux voyage que le désespoir lui a iait entreprendre. S'il vivoit , du bout du monde il nous eut donne de ses nouvelles ; près de quatre ans se sont

écoulés depuis sou départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est a souffert mille d sastres, qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages , que plusieurs vaisseaux sont submergés , qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n*est plus , il n'est plus ; un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n aura pas été plus épargné que tant daulres. La mer, les maladies, la tristesse, bien plus cruelle, auront abrège ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manauoit aux tourmeDts de ma conscience d'avoir à me

QUATRIEME PARTIE. r

reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ' iud chère, quelle aine c'ttoit que la sienne!... comme il savoit aimer!... Il méritoit de vivre... Il aura pré.seutc devant le souverain jnge une ame foihle mais saine et aimant la vertu... Je m'efforce en vain de chasser ces tristes idées; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les hannir, ou pour les régler , ton amie a besoin de tes soins ; et puisque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

Regarde, que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus sage et plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton cœur sent-il moins le même besoin ? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne; car, malgré ta dissimula'ion , je connois ta manière d'y vivre , et ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous éta-

ler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très grand à !e reprocher à tou four ; c'est que ta douleur est toujours concentrée er solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je n aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi ; je ne blâme point tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans , de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d honorer la mémoire d'un si tendre époux: mais je te blâme, après avoir p:issé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi , et de laver par

de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'aifliger, ah i tu ne connois pas la véritable affliction. Si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux- tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant que n'a pas le contentement? et l'amitié n'a -t -elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines?

Voilà, ma chère, des considérations que tu devrois faire, et auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble ; il assure te l'avoir dit a toi-même, et il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sois ciuel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le désire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris , et je n'en changerai pas. Je n'ai'point oublié le temps où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la

ville , mon goût pour la campagne , pour les travaux rustiques , et l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas non plus quel embarras c'est de déménager avec toute une famille, et combien ce seroit abuser de la complaisance de mon père de le transplanter si souvent. Hé bien! si tu ne veux pas quitter ton ménage et venir gouverner le mien, je suis

QUATRIEME PARTIE. i

résolue à prendre une maison à Lausanne ou nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi la-dessus ; tout le veut , mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conservé, ma raison recouvrée, mon état, mon mari, mes enfants, moi-même ; je te dois tout ; tout oe que j'ai de bien me vient de toi , je ne vois rien qui ne m'y rappelle, et sans toi je ne suis rien. Viens donc , ma bien-aimée , mon ange tutélaire, viens conserver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. >»'a-vons plus qu'une famile comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir ; tu veilleras sur l'éducation de mes fils, je veillerai sur celle de ta fille : nous nous parlerons les devoirs de mère, et nous en doublerons les plaisirs. IVous élèverons nos cœurs ensemble à celui qui purifia le mien par tes soins ; et n'ayant plus rien à désirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le sein de 1 innocence et de l'amitié

II. RETONSE DE MADAME DOREE A MADAME DE W O L M A R

iVioN dieu! cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir! Charmante prêcheuse!... cliarmante, en vérité, mais prêcheuse pourtant... pérorant à ravir. Des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte athénien. . . ce beau diseur. . . tu sais bien. . . dans ton vieux Plutarque... Pompeuses descriptions, superoe temple!... Quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni, l'air simple, grave et posé... comme qui diroit ta cousine Claire... D une voix creuse,

lente et même un peu nazale... Ce qu'il a dit je le ferai. Il se tait, et les mains de battre. Adieu, l'homme aux phrases. Mon enfant, nous sommes ces deux architectes ; le temple dont il s'agit est celui de i'amiîié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premièrement, que nous nous aimions ; et puis, que je t'éîois nécessaire ; et puis, que tu me lVtois aussi ; et puis , qu'étant libres de passer nos jours ensemble il les vfalloit passer. Et tu as irouvé tout cela toute seule! Sans mentir tu es une éloquente personne ! Oh bien ! que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté tandis que lu méditois cette sublime lettre. Après cela tu jugeras loimême lequel vaut le mieux de ce que tu dis ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari, que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections ; dès qu'il ne fut plus , je ne fus qu'à toi seule ; et , selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle et de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu un lien déplus. Non

seulement je résolus dès lors de passer le reste de ma vie avec toi , mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables , d unir un jour ma fille à ton fils aîné; et ce nom de mari, trouvé par plaisanterie, me parut d'beureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans oe dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée; et me trou-

QUATRIEME PARTIE. i

vant assez de bien pour sacri'ier quelque chose à la liquidation du reste, je ne .songeai qu'à mettre le partage de ma fille en e'fets assurés et à l'abri de tout protès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses, ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mis en tèle d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant , de 1 autre un porte-feuille, e'. de te pré enter l'un et l'autre avec u" beau compliment pour léposer en tes mains a mère, la fille, et leur bien , c'est-à-dire la dot de celle-ci. Gouverne-la , voulois-je te dire , comme il convient aux intérêts de tou fi!s; car c'est désormais son affaire et la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cetîe charmante idée , il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine ui je choisis pour Cette confidence. Uncertun M. le Wolmar : ne le conno!trois-tu point? — Mon mari, cousine? — Oui, ton mari , cousine. Ce même homme à qui tu as tant de pei ie à cacher un secret qu'il lui importe de ne pas savoir est celui qui t'en a su taire un qu'il t'eut été

si doux^ d ipprendre. C'étoil là le vrai sujet de tous ces entretiens mystérieux dont tu nous faisois si comiqu -ment la guerre. Tu vois comme ils sont dissimu.es ces maris. A est-il pas bien plaisant que ce soient eue qui nous accusent de dissimulation? J'exigeois .u tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu miditois le même projet que moi , maisplus en dedans, er comme celle qui n'exhale ses sentiments qu'à mesure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable , je vouiois que, quand tu lui propo-

serois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empressement, et se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus nue réponse que j'ai retenue et que tu dois Lien retenir, car je doute qne depuis qu il y a des maris an monde aucun d'eux eu ait fait une pareille. La voici : « Petite cousine, je a connois Julie... je la connois bien... mieux qu'elle « ne croit peut-être. Son cœur est trop honnête pour « qu'on doive résister à rien de ce qu'elle désire , et « trop sensible pour qu on le puisse sans l'affliger. « Depuis cinq ans que nous sommes unis, je ne crois « pas qu'elle ait reçu de moi le moindre chagrin; « j'espère mourir sans lui en avoir jamais fait aucun »s Cousiue , songe-s-y bien : voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscrètement le repos.

Pour moi , j 'eus moins de délicatesse , ou plus de confiance en ta douceur;et j 'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent, que, ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi , tu t'allas mettre daus la tête que j'attendois de secondes noces, et que je t'aimois mieux que toute autre chose , hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un

secret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénètre, je perce jusqu'au plus profond de ton ame; et c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon , qui te faisoit si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même : c'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que 1 in-cliuatiou. J'ai adroitement employé cet air aga-

QUATRIEME PARTIE, ig

çant que je ne sais pas mal prendre, et avec lequel je rue suis quelquefois amusée à persiiier plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe , et m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pou voir me contrefaire long-temps, et lu t'es bientôt rassurée. Cependant je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentiments sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille , je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi , je ne me serois point mariée; mais dans notre sexe on n'acheté la liberté que par l'esclavage , et il faut commencer par êtr? servante pour devenir sa maîtresse un j our. Quoique mon père ne me gênât pas , j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d Orbe. Il étoit si honnête homme et m'aimoit si tendrement, que je l'aimai sincèrement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue , et détruisit les impressions que m'en avoit laissées la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse et ne s'en repentit pas. Avec un autre j aurois

toujours rempli mes devoirs , mais je l'aurois désolé; et je sens qu'il falloit un aussi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'est de cela même que j'avois à me plain Ire? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Lue amitié plus légère eût été plus folâtre; je l'aurois préférée, et je crois que j 'aurois mieux aimé vivre moins coutente et pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets artiouliers d'inquiétude (tue me donnpit ta situation. Je n'ai pas besoin de te nrpele les dan ers que t'a fait courir un? passion mal r glée: je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que fa vie, peut-être un reste de gai jté ne m eut-il pa tout-à- a t abandonnée : mais la •tristesse et l'effroi p nétierent mon auie: et jusqu'à ce que je t aie vue mariée, je n'ai pis eu uu moment de pure oie. Tu connus ma douleur, tu la senti» : elle a beaucoup ait sur ton bon cœur ; et je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peutêtre la cause de ton retour au bien.

"Voi à comment s'est passé tout le tem -<s que j'ai reçu avec mon mari. Juge si, depuis que Dieu me l'a ôté , je pourrois espérer d'eu retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, et si e suis tentée de le chercher. Non, cousine, le mariage ; st un état frop vrave ; sa dignité ne va po nt avec mon humeur, elle m'attriste et me sied mai , sans compter que toute gêne m'es! insupportable. Pense , toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien da:j s lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise. Je ne veux pas Taire comme toi la matrone à vingthuit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore ; et je crois que, si j'étois homme , je m accommo-

derois assez de moi. Mais me remarier, cousine ! Ecoute; e pleure bien sincèrement mon pauvre mari; j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer 1 autre avec lui; et pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parceque je l'avois déjà pris.

QUATRIEME PARTIE. ai

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zèle à les surmonter. Mais mon zèle sera le plus fort, et avant que l'été se passe j'espère me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il reste à me justifier du reprocbe de te cacber mes peines et d'aimer à pleurer loin de toi: je ne le nie pas , c est à quoi j'emploie ici le meilleur temps que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y retrouver des vestiges de celui qui me la rendoit cbere. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet , sans appercevoir quelque signe de sa tendresse et de la bonté de son cœur ; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite ; quand je suis prés de toi , je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur monbumeur ? Si je pleure en ton absence et si je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate! c'est que tu me consoles de tout , et que je ne sais plus m'affliger de rien quand je te possède.

Tu as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me lait le plus

d'honneur; c'est de te chérir quoique tu m'éclipses. Ma Julie . tu es faite pour régner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse : il s'étend jusques sur les volontés , et je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il , cousine? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous est également chère; nos talents suit les mêmes; j'ai presque autant d'esprit que toi, et

ne suis guère moins jolie, .le sais '"ortbien tout cela; et malgré tour cela tu m'en imposes , tu me subjuguer , tu m'atterres, ton génie écrase !e mien, et je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te re^rocbois , et que, n'ay mt point imité ta jaute, j'aurois dû prendre l'asceudant à mon tour , il ne te deineuroit pas moins. Ta faiblesse, ;ue jeblâmois, me sembloit presque une vertu ; e ne pouvois m'empêcher d'à lmirer en toi ce nue j'aurois repris dans un autre. Enfin, dais ce temp -là même, je ne tabordois point sans un cer aiu mouvement de respect involon'aire; et il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie : naturellement je devois être ta servante. Explique si tu peux cette énigme ; quant à moi , je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant , je l'entends un peu, et je crois même lavoir autrefois expliquée; c'est que ton cœur A'ivifie tous ceuxqui l'environnent , e? leur donne pour ainsi dire un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire bomma^e ; puisqu'ils ne l'auroient point eu sans lui. de t'ai rendu d'.mporîants services, j'en conviens: tu m'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de L'oublier, de ne le nie point, sans moi tuétois perdue. Mais qu'ai-je fait que re rendre ce que j'avois reçu dt toi? Est-il possible de te voir long-temps .--ans se sentir pénétrer l'ame des ebarmes .;e la vertu et des douceurs de l'amitié? Ne sais-tu pas

que tout ce qui t'approcbe est par toi-même armé pour ta défense, et que je n'ai par-dessus les autres que l'avantage des gardes

QUATRIEME PARTIE

de Sesostris , d'être de ton âge et de ton sexe, et d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en soit , Claire se console de valoir moins que Julie,, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore, et puis, à te dire la vérité, je crois que nous avions grand besoin l'une de l'autre, et que chacune des deux y perdroit beaucoup si le sort nous eût séparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'est le risque de ton secret toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Considère, je t'en conjure, que ce qui te porte à le garder est une raison forte et solide, et que ce qui te porte à le révéler n'est qu'un sentiment aveugle. Nos soupçons même que ce secret n'en est plus un pour celui qu'il intéresse nous sont une raison de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonspection. Peut-être la réserve de ton mari est-elle un exemple et une leçon pour nous ; car en de pareilles matières il y a souvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer et ce qu'on est forcé de savoir. Attends donc , je l'exige . que nous en délibérions encore une fois. Si tes pressentiments étoient fondés et que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui resteroit à prendre seroit de laisser son histoire et tes malheurs ensevelis avec lui. S'il vit , comme je l'espère , le cas peut devenir différent : mais encore faut-il que ce cas se présente. En tout état de cause ,

crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conseils d'un infortuné dont tous les maux sont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la solitude , je conçois

er j'approuve tes alarmes , quoique je les sache tris mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du présent, et tu le serois bien moins s'il te restoit plus de sujet de l'être : mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A présent que tes affections ont changé d'espèce , crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentiments tout con'raires aux tiens, et mieux d'accord avec la raison. Mvlord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, et m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, avant déjà pa.'sé les dangers dont lu parles. Tu sais cela aussi bien que moi, et tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne sais pas et qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est a été vu il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faisant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon père, et dont il n'a pas manqué de me faire part, selon sa coutume de m'instruire des afiaires publiques beaucoup plus exactement que des siennes. Le cœur me dit à moi que nous ne serons pas long-temps sans recevoir des nouvelles de notre philosophe, et que tu en seras pour tes larmes , à moins qu'après l'avoir pleuré mort tu ne pleures de ce qu'il est en vie. îNIais, Dieu merci, tu n'en es plus là,

Dell ! fosse or qui quel miser pur un poco , Ch' è già di piangere e di viver lasso (i).

(i) Eh ! que n'est-il un moment ici ce pauvre malheureux , déjà las de souffrir et de vivr? ! Pétrarque.

QUATRIEME PARTIE

Voilà ce que l'avois à te répondre. Celle qtii t'aime t'ofire et partoge la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que. tu n'en as formé le projet ni seule ni la première, et que l'exécution en est lus ivncée que tu ne pensois. Prends onc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre que d'avoir encoi e à se séparer.

Hé bien! belle madame, ai-je tenu parole, et tnou triomphe est -il complet? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, et qu'on reconnoisse humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (i).

V^/%'X-'%.-^WV%.^-^W,V^.^-^%.-^^%^'*- %•*•%. %^^i

III. DE L'AMANT DE JULIE À MADAME d'ûRBE

IVIa cousine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extr< mités de la ierre, et j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémisphères; j'.ii vu les quatre parties du monde; j'en ai rais le diamètre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe, et n'ai

(i) Que cette bonne Suissesse est heureuse d'être gaie, quand elle est gaie sans esprit , sans naïveté , sans finesse ! Elle ne se doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour iaire passer la bonne humeur, fclle ne sait pas qu'on n'a point cette bonne hu-

meur pour soi , mais pour les autres, et qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être ppplaudi.

pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous es» cher; son image, plus vite que la mer et les vents , nous suit au bout de l'univers; et partout on l'on se porte, avec soi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert ; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vus mourir! Hélas! ils mettoient un si grand prix à la vie ! et moi je leur ai survécu!... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les misères de mes compagnons m'étoieut plus sensibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils dévoient souffrir plus que moi. Je me disois : Je suis mal ici , mais il est un coin sur la terre où je suis heureux et paisible , et je me dédomraageois au bord du lac de Genève de ce que j'endurois sur l'océan. J ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances ; mylord Edouard m'apprend que vous j ouïssez toutes deux de la paix et de la santé , et que, si vous en particulier avez perdu le doux titre d'épouse , il vous reste ceux d'amie et de mère , qui doiveni: suffire à votre bonheur.

Je Suis trop pressé de vous envoyer cette lettre , pour vous faire à présent un détail de mon voyage ; j'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plu6 commode. Je me contente ici de vous en donner uue légère idée , plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler, et suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le commandant ait ramené de son escadre.

J ai vu d'abord l'Amérique méridionale , ce vaste

continent que le manque de fer a soumis aux Européens, et dont ils ont (ail un désert pour s'en assurer l'empire. J ai vu les cotes du Brésil ,011 Lisbonne et Londres puisent leurs trésors, et dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or et les diamants sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle anlaivtique; j'ai trouvé dans la mer Pacifique les plus effroyables tempêtes ,

E in mar dubbioso sotto ignoto polo Provai l'onde fallaci , e'1 vento infido (1).

.lai vudeloinleséjtfur de ces prétendus géants '2} qui ne sont grands qu'en courage, et dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple et frugale que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une isle déserte et délicieuse , douce et touchante image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du mon ie pour y servir d'asile à l'innocence et à l'amour persécutés : m. lis l'avide Européen suit son humeur farouche en empêchant l'Indien paisible de l'habiter , et se rend justice en ne l'habitant pas luimême.

J'ai vu sur les rives du Mexique et du Pérou le même spectacle que dans le Brésil: j'en ai vu le* rares et infortunés habitants, tristes restes de deux puissants peuples, accablés de fers, d'opprobre et

(1) Et sur des mers suspectes, sous un polo inconnu , j'éprouvai la trahison de l'onde et l'infidélité des veats.

(2) Les Palagons.

de misère au milieu île leurs riches métaux , reprocher au ciel eu pleurant les trésors qu'il leur a prodi ;ués. J ai vu l'incendie af-

freux d'une ville entière sans résistance et sans défensenrs. Tel est le droit de la guerre parmi les peu >les savants, humains et polis de l'Europe; on ne se horne pas à fai e à son ennemi tout ie mal dont ton peut tirer du profit, mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toule la partie occidentale de l'Amérique, non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cents lieues de côte et la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance qui lient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un hémisphère du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse et la plus illustre nation de l'univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célèbre, et n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu et le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort , n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et charlatan; parlant beaucoup sans rien dire , plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées; poli, complimenteur , adroit, fourbe et frippon ; qui met tjus les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, et ne connoit d'autre humanité que les salutations et les ré-

QUATRIEME PARTIE. sg

vérences. J ai surgi dans une seconde isle , déserie, plus inconnue, plus charmante encore que la première, et ou le plus cruel

accident faillit à nous coniiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point. Ne suis-je pas désormais par-tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délices et d'effroi ee que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, et le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste océan, où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres , deux grands vaisseaux se chercher , se trouver, s'attaquer, se hattre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vus vomir l'un contre l'autre le fer et les flammes. Dans un combat assez court, j'ai vu l'image de l'enfer; j'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés et les gémissements des mourants. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin ; je l'ai reçue, mais en dépôt; et s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de 1 Afrique par les soins de ce peuple avare, patient et labori(ux, qui a vaincu par le temps et la constance des difficultés que tout L'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes et malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect j'ai détourné les yeux de dédain , d'hor-

reuret de pitié; et voyant la quatrième partie de mes semblables cbangée en bête pour le service des autres , j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide et iier, dont l'exemple et la liberté rétablissoient à mes veux l'honneur de mon espèce, pour lequel la douleur et la mort ne sont rien, et qui ne craint au monde que la faim et l'ennui, .l'ai vu dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand homme, et, pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomston : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange , et qui puisse consoler de leur perte un cœur qui sut les aimer.

Comment vous parler de ma guérison ? C'est de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviensje plus libre et plus sage que je ne suis parti ? J'ose le croire et ne puis l'affirmer. La même image règne toujours dans mon coeur; vous savez s'il est possible qu'elle s'en efface : mais son empire est plus digne d'elle; et si je ne me fais pas illusion , elle règne dans ce cœur infortuné comme dans le votre. Oui, ma cousine, il me semble que sa vertu m'a subjugu:; , que je ne suis pour elle que le meilleur et le plus tendre ami qui fut jamais , que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ^ on pïut. t il me semble que mes sentiments ne se sont pas affoiblis, mais rectifiés; et avec quelque soiu que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis -je vous dire de

QUATRIEME PARTIE. 3i

plus jus pu'à l'épreuve qui peut m apprendre à juger de moi ? Je suis sincère et vrai; je veux être ce que je dois être : mais

comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier? Suis-jele maître du passé? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré? Comment dislinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut? et comment me renrésenterai-je an Je celle que je ne vis jamais qu'amante? Quoi que vous pensiez peutêtre du motif secret de mon empressement , il est honnête et raisonnable ; il méri:e que vous l'approuviez. Je réponds d'avance au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voie, et m examinez vous-même; ou laissez-moi voir Julie, et je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner mylord Edouard en Italie. Je passerai près de vous ; et je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse? Eh! si vous aviez la barbarie de l'exiger , vous mériteriez de n être pas obéie. Mais pourquoi l'exigeriez-vous? N êtesvous pas cette même Claire, aussi bonne et compatissante que vertueuse et sage, qui daigna rn'aimer dès sa plus tendre jeunesse, et qui doit rn'aimer bien plus encore aujourd'hui que je lui dois tout(i)? Non, non, chère et charmante amie, un si cruel refus ne seroit ni de vous ni fait pour moi ; il ne mettra point le comble à ma misère. Encore une

(i) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de sa vie? Malheureux questionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime : il lui doit tout.

fois, encore nue fois en ma vie, je déposerai mom. cœur à vos pieds. .Te vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses veux en me sentant indigne d'y paro tre. Elle a déploré si long-temps l'ou-

vrage de ses charmes! ah! qu'elle voie une fois l'ouvrage de sa vertu !

P. S. Mylord Edouard est retenu pour quelque temps encore ici pour des affaires : s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devants pour être plutôt auprès de vous?

IV. DE M. DE -WOLMA.R À L'AMANT DE JULIE

i/uoiQUE nous ne nous connoissions pas encore , je suis chargé de vous écrire. La plus sage et la plus chérie dos femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, et il vous offre sa maison. L'innocence et la paix y régnent ; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité ,1'eslime, la confiance. Consultez votre cœur; et s'il n'y a rien là qui vous effraie , venez sans crainte. Vous ne partirez point d'ici sans y laisser un ami.

ÏÏOLMAK.

P. S. Venez, mon ami; nous vous attendons avee

V. DE MADAME D OBBE A L AMANT DE JULIE

Dans cette lettre étoit incluse la précédente.

_D i e n arrivé ! cent fois le bien arrivé , cher Saint- Preux) car je prétends que ce nom (i vous demeure , au moins dans notre société. C'est , je crois, vous dire assez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vons. En voyant par la lettre ci-jointe ija; j'ai fait pins que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, et à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu ils partirent quand la raison le . force à vous eu donner. M. de Wolmar veut vous voir; il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils :il n'en falloi' pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre vovage^ei je m'offeuserois moi-même si je pouvois un moment me défit r de vons. Il fait plus, il prétend vous guérir, et dit que ni Julie , ni lui , ni vous , ni moi , ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse , et plus de votre vertu

[i) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage; Vov. troisième part., let. XIV

j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien , c'est qu'avec la femme qu'il a , le soin qu'il vent prendre est une pure générosité pour

TOUS

Venez donc, mon aimable ami , dans la sécurité d'un cœur bonnête . satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser et de vous voir paisible et content, venez dans votre pays et parmi vos amis vous délasser de vos voyages et oublier tous les maux que vous avez soufferts. La dernière fois que vous me vîtes

j'étois une grave matrone, et mon amie étoit à l'extrémité ; niais à présent qu'elle se jorte bien, et que je suis redevenue fille , me voilà tout aussi folle et presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sur . c'est que je n'ai point changé pour vous , et que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

VI. DE SAINT-r-RECX A MYLORD EDOUARD

tJ e me levé au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne saurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité , transporté, ne peut se contenir andedans de moi , il a besoin de s'épancher. Vous qui l'avez si souvent garanti du désespoir, soyez le cher déposilaire des premiers plaisirs qu'il ait goûtés depuis si longtemps.

QUATRIEME PARTIE

Te l'ai vue, mvlord ! mes yeux l ont vue î J'ai entendu sa voix ; ses mains ont touché les miennes ; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appelé son ami, son cher ami; elle m'a reçu dans sa maison; plus h ureux que je ne fus de ma vie , j e loge avec elle sous un même toit , et maintenant que je vous écris je suis à trente pas d'elle.

Mes idées sont trop vives pour se succéder ; elles se présentent toutes ensemble; elles se nuisent mutuellement. Je vais m'arrèter et reprendre haleine pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une si longue absence m'étois-je livré près de vous aux premiers transports de mon cœur en embras ant mon ami, mon libérateur et mon père, que vous songeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes désirer dans l*espoir de m'y soulager enfin du fardeau de mon inu ilité pour vous. Ne pouvant terminer sitôt les affaires qui vous retenoient à Londres , vous me proposâtes de partir le premier pour avoir plus de temps à vous attendre ici. Je demandai la permission d'y venir; je l'obtins , je partis ; et quoique .Julie s'offrit d'avance à mes regards, en songeant que j'allois m'approcher d'elle je sentis du regret à m'éloigner de vous. Mylord, nous sommes quittes, ce seul sentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé qne de l'objet de mon voyage ; mais une chose à remarquer, c'est que je commençai d«

voir sous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais sorti de mon cœur. Jusques-là je m'étois toujours rappelé Julie brillante comme autrefois des charmes de sa première jeunesse; j'avois toujours vu ses beaux yeux animés du feu qu'elle m'inspiroit; ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; son amour et le mien se mèloient tellement avec sa figure que je ne pou vois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mère, Julie indifférente. Je m'inquiétois des cbangements que buit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole ; elle s'en trouvoit

changée : à quel point le pou voit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrement des taches sur ce charmant visage ; et sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole , ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensais encore à l'entrevue que nous allions avoir , à la réception qu'elle ra'alloit faire. Ce premier abord se présentent à mon esprit sous mille tableaux différents, et ce moment qui devoit passer si vite revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'appercus la cime des monts , le cœur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même ebose venoit de m'arriver en mer à la vue des cotes d'Europe. La même ebose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions; celle où elle est, et celle où elle n'est pas. La première s'étend quand je m'éloigne, et se resserre à mesure que j'approche.

QUATRIEME PARTIE

comme un lieu où je ne dois jamais arriver : elle est à présent born< e aux mut s de sa chambre. Hélas ! ce lieu >eul est habité ; tout le reste de l'univers est Tuide.

Plus j'approcbois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant ou des hauteurs du Jura je découvris le lac de Gen ve fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pavs, de ce pays si chéri où des torrents de plaisirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes si salu'aire et si pur , le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'orient; cette terre riche et fertile, ce paysage unique , le plus beau dont l'œil humain fut jamais

frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'i gai dans le tour du monde , l'aspect d'un peuple heureux et libre , la douceur de la saison , la sérénité du climat, mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les senliments que j'avois goûtés ; tout cela me jetoit dans des transports que je ne puis décrire , et sembloit me rendre à-la-fois la jouissance de ma vie entière.

En descendant vers la côte je sentis^une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée; c'étoit un certain mouvement d effroi qui me res.serroit le cœur et me tioubloit m tigré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois dt mêler la cause, croissoit à mesure que j'approchoisde la ville: il ralenlissoit mon empressement d'arriver, et fit en: in de tels progrès que je m inquiétais autant de ma diligence que j'avois /ait jusque-là de ma lenteur. En entrant à "Vevai la sensation que j'éprouvai ne fut rieu inoin*

qu'agréable: je jus saisi d'une violente palpitation qui m'empèchoit de respirer ; je parlois d'une voix altérée et tremblante. J'eus peine à me faire enteudre en demandant M. de Wolmar; car jtj n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarers. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poiirin un poid.s de cinq cents livres; et, prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit , je me réjouis de ce qui m'eût désolé dansun autre tjmps ; mais j'appris avec un vrai chagrin que madame d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me nianquoient: il me fut impossible d'avaler un seul morceau ; je suffoquois en buvant , et ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur re loubia quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j' >uro:s donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me

présentoiî que des objets confus ; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je counoissois la douleur et le désespoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle ou je me trouvai durant ce court trajet, et je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée en iere.

En arrivant e fis arrêter à la rrillej et, me sentant hors d'état de taire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de "Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa fenimr. On les avertit, et ils vinrent par un autre eùté, tandis que, les yeux fichés sur l'avenue, j'at-

QUATRIEME PARTIE. 5y

tendois dans ..es transes mortelles d'y voir paroître quelqu'un. — ■»

A peine Julie m'eu'-elie appercu qu'elle me reconnut. A. l'instant nie voir, s'écner, courir, s'élancer dans mes bras, ne lut pour elle qu'une nvme chose. A ce son de voix je me sens tressaillir; je me retourne, je la vois, je la s-ns. O mylord! ô mon ami !... je ne puis parler... Adieu, crainte; adieu, terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste, me rendent en un moment la confiance, le courage, et les forces. Je puise dans ses bras la chalenr et la vie ; je pétille de joie en la serrant dans les miens. Un transport sacré nous tient dans un long silence étroitement embra^s<s, et ce n'est qu'après un si doux saisissement que nos voix commencent à se confondre et nos veux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là ; je le savois, je le voyois : mais qu'aurois-

je pu voir? Non, quand T univers entier se fù t réuni con tre moi , quand 1 a ppareil des tourments m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces caresses , tendres prémices d'une amitié pure et sainte que nous emporterons dans le ciel !

Cette première impétuosité suspendue, madame de Wolmar me prit par la main, et, se retournant vers son mari, lui dil avec une certaine giace d innocence et de candeur dont je me sentis pénétré, Quoiqu'il soit mon ancien ami, je ne vous le présente pas, je le recois de vous, et ce n'est qu'honoré de votre amitié qu'il aura désormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embrassant, ils seront anciens

à leur tour, et ne céderont point aux autres. Je reçus ses embrassements, mais mon cœur venoit de s'épuiser, et je ne fis que les recevoir.

Après cette courte scène j'observai du coin de l'œil qu'on avoit détacbé ma malle et remisé ma cbaise. Julie me prit sous le bras , et je m'av mçai avec eux vers la maison, presque oppressé d'aise de voir qu'on y prenoit possession de moi.

Ce fut alors qu'eu contemplant plus paisiblement ce visage adore, que j'avois cru trouver eulaidi, je vis avec une surprise amere et douce qu elle étoit réellemfnt plus belle et plus brillante que jamais. Ses traits cbarniants se sont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint qui n'a fait qu'ajouter à son éblouissante blancbeur. La petite vérole n'a laissé sur ses joues que quelques légères traces presque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur souffrante qui lui faisoit autrefois sans cesse baisser

les -yeux, on voit la sécurité île la vertu s'allier dans son cbaste regard à la douceur et à la sensibilité ; sa contenance, non moins modeste, est moins timide ; un air plus libre et des grâces plus franches ont succédé à ces manières contraintes , mêlées de tendresse et de bonté ; et si le sentiment de sa faute la rendoit alors plus touchante, celui de sa pureté la rend aujourd'hui plus céleste.

A peine étions-nous dans le salion quelle disparut, et rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas seule. Qui pensez-vous qu'elle amenoit avec elle, mvlordPC'étoieutses eufants! ses deux enfants plus beaux que le jour , et portant déjà sur leur physionomie enfantins le charme et l'attrait de leur mère !

QUATRIEME PARTIE

Que devins-je à cet aspect ! cela ne peut ni se dire ni se compren 're; il faut Je sentir. .Mille monvements contraires m assaillirent à- ta -fois; mi^le cruels et délicieux souvenirs vii.r-nt partager mon < ceur. O spectacle! ô regrets! Je rae sentais d'*(liirer de douleur et transporter de joie. Je vovois , pour ainsi lire, multiplier celle qu me fut si chère. Hélas! je vo-ois au même instant la trop vive preuve quelle ne m'etoit plus rien, et mes pertes sembloient 5e multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perçai'. une. voilà les en'ants de votre amie: ils sero..t vos amis un jour; soyez le leur dès aujourd'hui. Aussitôt ces .ïeu\ petites créatures s'empressereut autour de moi , me prirent les mains, et, m'accablant de leurs innocentes caresses , tournere t

vers l'attendrissement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un et l'antre; et les pressant contre ce cœur agité: Chers et aimables enfants, dis-je avec un soupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puissiez-vous ressembler à ceux de qui vous tenez la vie! puissiez-vous imiter leurs vertus, et faire un jour par les vôtres la consolation de leurs amis infortunés ! Madame de "VVolmar enchantée me sauta au cou une seco.ide fois, et sembloit me vouloir paver par ses cares-es de celles que je faisois à ses deux lils. Mais quelle différence du premier emhrassemeut à celui-là ! je l'éprouvai avec surprise. C'etoit une mère île 'amil!e que j'embrassois; je la vovois environnée de sou époux et de ses enfants; ce cortege m'en imposoit. Je trouvois sur son visage un air de dignité.

 qui ne m'avoit pas frappé d'abord; je ine sentois forcé de lui porter une nouvelle sorte de respect ; sa familiarité ni' t toit presque à charge ; quelque belle qu'elle me parût, j'aurois baisé le bord de sa robe de meilleur cœur que sa joue : dès cet instant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'ttious plus les mêmes, et je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduisit ensuite au logement qui m'etort destiné. Voilà, me dit- il eu y entrant, votre appartement : il n'est point celui d'un étranger ; il ne sera plus celui d'un autre ; et désormais il restera vuide ou occupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable; mais je ne le méritois pas encore assez pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise ;

et, prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture , il me parla comme un père à son enfant , et me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, mylord, il ne s'est pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la sienne et la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur se resserre à ses bienfaits? pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer soit le mari de Julie?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de madame de Wolmar, son mari /ut appelé pour

QUATRIEME PARTIE

quelque ordre à donner ; et je restai seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras , le pins pénible et le moins prévu Je tous. Que lui dire? comment débuter? Oserai-je rappeler uos anciennes liaisons et des temps si présents à ma mémoire? Laisserais- e penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en sonciassje plus? Quel supplice de traiter en étrangère celle qu'on porte au fond de son cœur! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au visage ; je n'osois ni parler, ni lever les veux, ni faire le moindre geste ; «t je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-!ete l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien et les mêmes manières qu'elle avoit auparavant, elle continua de me parler sur le même ton ; seule-

ment je crus voir qu'elle essavoit d'v mettre encore plus de gaieté et de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux et affectueux , comme pour m'eneourager à me rassurer et à sortir d'une contrainte quelle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs vovages : elle vouloit en savoir les détails, ceux sur-tout des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, disoit-elle, que sou amitié m'en devoit le dédommagement. AU! Julie, lui dis-je avec tristesse, il n'y a qu'un moment que je suis

avec vous ; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes? Non pas, dit-elle en riant , mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportais une copie. Alors elle me demanda <?e vos nouvelles avec empressement. .Te lui parlai de vous , et ne pus le faire sans lui retracer les peines que j 'avois souffertes et celles que je vous avois données. Elle en fut touchée: elle commença d'un tan p'.us sérieux à entrer dans sa propre justification , et à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce quelle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de son discours ; et, ce qui me confondit, c'est qu'elle le continua en sa pr- seuce exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de sourire en démêlant mon étonnemeni. Après qu'elle eut fini il me dit: "Vous vorez un exemple de la franchise qui re?ne ici. Si vous voulez sincèrement être vertueux, apprenez à l'imiter: c'est la seule prière et la seule leçon que j'aie à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes ; et quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les auires, c'est celui-ci, Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voie et en-

tende; et, pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estiiuab e des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vit tout ce qui sV faisoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous proposer : choisissez librement celui qui vous conviendra le

QUATRIEME PARTIE

mieux, mais choisissez lun ou l'autre. Alors, prenaut la main de sa femme et la mienne, il me dit en la serrant : Notre amitié commence ; en voici le • cher lien , qu'elle soit indissoluble. Embrassez TOtre sœur et votre amie; traitez-la toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous ; mais vivez dans le tête-à-tête comme si j'étois présent, ou devint moi comme si je n'y étois pas; voilà tout ce que je vous demande. Si vous pré értz le dernier parti, vous le pouA'ez san* inquiétude; car, comme je me réserve le droit de vousavt rtir de tout ce qui me déplaira, tant [ue je ne dirai rien vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours mauroit fort embarrassé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si grande autorité sur moi que j'y étois déjà presque accoutumé. Nous recommençâmes à causer paisiblement tous trois, et chaque fois que je parlois à Julie je ne manquois point de l'appeler madame. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en mlinterron»pant ; dans l'entretien de tout-à-1'heure disiez-vous madame ? ~Son, dis-je un peu déconcerté ; mais la bienséance... La bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice ; où la vertu règne elle est inutile ; je

n'en veux point. Appelez ma femme Julie en ma présence , ou madame en particulier; cela m'est indifférent. Je commençai de connoitre alors à quel homme j'avois affaire , et je résolus bien de tenir toujours mon ^s cœur en état d'être vu de lui.

Mou corps, épuisé de fatigue, avoit grand besoin de nourriture, et mon esprit de repos; je trouvai

l'un et l'autre à table. Après tant d'années d'absence et de douleurs, a >rès de si longues courses, je me disois ans une sorte de ravissement, Je suis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je suis à talde avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte , rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce et précieuse innocence , je n'avois point goûté tes charmes , et ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir!

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maîtres de la maison ; je les y vis entrer ensemble : je gagnai tristement la mienne, et ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, mylord , comment s'est passée cette première entrevue . désirée si passionnément et si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul, je me suis efforcé de .sonder mon cœur; mais l'agitation de la journée piécédente s'y prolonge encore, et il m'est impossible de j ger sitôt île mon véritable état. Tout ce que je sais très certainement, c'est que si mes sentiments pour elle n'ont pas changé ù'espece,ils ont au moins b^en changé de iorme, que j'aspire toujours à voir tru tie.s entre nous, et que je crains auia.'U le têteà-îète que je le desirots autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu .Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu s:; cousine, cette aimable et chère amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon ami ié, mes soin., ma reconnoissance , et tous les sentiments dont mou cœur est resté le

QUATRIEME PARTIE

maître. A mou retour je ne tarderai pas à vous eu dire davantage. .T'ai besoin de vos avis , et je veux m'observer de près. Je sais mon devoir et le remplirai. Quelque doux qu il me soit d'habiter cette maison , je l'ai résolu , je ^e jure , si je m'appercois jamais que je m'y plais trop , j'en sortirai dans l'instant.

VII. DE MADAME DE WOLMAR À MADAME D'oRBt

vJi tu nous avois accordé le délii que nous te demandions , tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier et vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une e pece de courbature , fruit de la fatigue et du voyage , le retient dans si chambre et il a été saigné (1 ce matin. D'ailleurs, j 'avois bien résolu , pour te punir , de ne le pas laisser partir sitôt; et tu n'as qu à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de longtemps. Vraiment ce'a seroit bien imaginé qu il vit séparément les inséparables 1

En vérité , ma cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoienî asciné l'esprit sur cevova^e, et j'ai honte • e m'y être opposée avec tant d obs ination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m inquiétoient encore , et qui pouvoient devenir légitimes à force de

(1) Pourquoi saigné? est-ce aussi la mode en Suisse P

m'occuper de lui. Loin, que l'attachement que je sens pour lui m'effraie, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois pins de moi; mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même manière. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, et de ce que j'éprouvois jadis , que je tire la sécurité de mon état présent ; et dans des sentiments si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Qunnt à lui , quoique je l'aie reconnu du premier instant , je l'ai trouvé fort changé; et, ce qu'autrefois je n'aurois guère imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour il donna quelques signes d'embarras, et j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien ; mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme et l'air ouvert qui convient à son caractère. Je l'avois toujours vu timide et craintif ; la frayeur de me déplaire, et peut-être la secrète honte d'un rôlepen digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi je ne sais quelle contenance servile et basse dont tu t'es plus d une fois moquée avec raison. A.u lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime; il tient avec assurance des propos honnêtes ; il n'a pas peur que .ses maximes de vertu contrarient ses intérêts ; il ne craint ni de se faire tort, ni de me faire affront, en louant les choses louables: et Ton sent

dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit et sur de lui-même, qui tire de son propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve aussi que l'usage du monde

QUATRIEME PARTIE. tg

et l'expérience lui o^l ôté ce ton dogmatique et tranchant qu'on prend dans le cabinet; r^u'il est ' moius prompt à ja: er les hommes "ep'ùs qu'il en a beaucoup observé, moi* s pressé d'établir des propositions universelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, et q-'i'en général l'amour de la vt rite l'a guéri de l'esprit de système : de sorte qu'il est devenu moDs brillant et pins raisonnable , et qu'on s'instruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'est plus si savant.

Sa ligure est changée aussi, et n'en est pas moins bien; sa démarche est plus assurée; sa contenance est plus libre, son port est plus fier : il a rap orté de ses camragnes un certain air martial jui lui sied d'autant mieux, que son £este, vif et prompt quand il s anime, est d'ailleurs plus rave et plus posé qu'autrefois. C'est un marin dont l'attitude est £'egmatique et froide, et le parler bou. liant et impétueux. A 1 rente ans passés son visage est celui de 1 homme dans s> perfection, et joint au feu de la jeunesse la ma^sté de 1 âj?e mûr. Son tein* n'est pas reeounoissable; il est r.oii comme un More, et de plus fort marqué de la p tite vérole. Ma chère, il te faut tO'?t dire : ces raar ;ues me o l onelqn peine à re/arder , et je ïu>; surprends souvent à les regarder m. d ré moi.

le crois ni'appercevoir rue si je l'examine, il n'est pas moins attentif à m'exam^ner. Apres une si longue absence, il est naturel de se considérer mutuellement avec une sorte de curiosité; mais si cette curiosité semble tenir de l'aucieu empressement, quelle différence dans la manière aussi-bien que

dans le motif! Si nos regards se rencontrent moins souvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il semble, [lie nous ayons une convention tacite pour nous considérer alternativement. Cbacun sent , pour ainsi dire, quand c'est le four de l'autre, et détourne les yeux à son tour. Peut-on revoir sans plaisir, quoique l'émotion n'y soit plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, et qu'on aime si purement aujourd'hui P Qui sait si l'amour-propre ne cherche point à justifier les erreurs passées ? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime point encore à se dire, Te n'avois pas trop mal choisi ? Quoi qu'il en soit , je te le répète sans honte, je conserve pour lui des sentiments très doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentiments, je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas comme d un vice de caractère et de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime ; je m'honore à mon tour de la sienne , et mériterai de la conserver. Ah ! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfants, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi , cousine , tu connoitrois que je lui suis encore chère.

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui , c'est que M. de Wolmar la pari âge, et qu'il en pense par lui-même, depuis qu'il l'a vu , tout le bien que nous lui

en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux soirs, en se félicitant du parti qu'il a pris , et me faisant la guerre de ma résistance. Non, me disoit-ilhier,

QUATRIEME PARTIE. 5i

nous ne laisserons point un si honnête homme en doute sur luimême ; nous lui apprendrons à mieux compter sur sa vertu; et peut-être un jour jouironsnous avec plus d'avantage que vous ne pensez du fruit des soins que nous allons prendre. Quant à présent, je commence déjà par vous dire que son caractère me plait , et que je l'estime sur-tout par un côté dont il ne se doute guère, savoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inspire; je ne saurois vous dire combien je craignois d'eu èlre caressé. C étoit la première épreuve qut je lui destinois. Il doit s'en présenter une seconde (i) sur laquelle je l'observerai ; après quoi je ne l'observerai plus. Pour celle-ci , lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractère; car jamais il r.e put se résoudre autrefois à prendre un air soumis et complaisant avec mon père, quoiqu'il y eût un si grand intérêt et que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôloit cette unique ressource , et ne pus lui savoir mauvais sj ré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre père et lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quanta moi qui n'ai ni système ni préjugés , je suis sur qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne :

(i) la lettre où il étoit question de cette second*

épreuve a été supprimée ; mais j'aurai soin d'eu parler dans l'occasion.

mais je lui ai ravi son bien, il ne me le pardonnera pas sitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement quand il sera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pis de le voir de bon œil. S'il me caressoi' à nrrsent, il seroit un fourbe; s'il ne me caressoit jamais, il seroit un monstre.

Voilà , ma Claire , à quoi nous en sommes ; et je commence à croire que le ciel bénira la tiroiture de nos cœurs et les intentions bienfaisantes de mon mari. Mais je suis bien bonne d entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aie tant de plaisir à m'entretenir avec toi : j'ai résolu de ne te plus rie.-i dire ; et si tu veux en savoir davantage , viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il sut essuyer mes pleurs et dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu las assez raisonnablement conjecturé, soii qu'en effet il fût loucué d'une démarche qui nepouvoitètre dictée que parle repentir,non seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir re loubb- de soins, deconliauce, d eslime, et vouloir me dédommager à force d'égards de la cou usion que cet aveu m'a coûtée. Ma cousine , tu connois mon c leur ; | uge de l'impressiou qu'y «ait une pareille conduite !

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre an-

cicn maître, je résolus de mou cr>té de prendre coutre moi la meilleure précaution que j e pusse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté , et de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, et de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette manière ; et si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant de songer qu'il le verroit , je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot : mais quand j 'ai voulu lui porter ma lettre il s'est moqué de moi , et n'a pas eu la complaisance de la lire.

.Te t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus , comme s'il s'étoit délié de ma honne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc et le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'a l'ordinaire. J en suis convenue. Etoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'eu aurois dit? Elr-bien ! a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez, de moi davantage et ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux : Le mariage est un état trop austère et trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempère quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, et il est bon qu'une femme honnête et sage puisse chercher auprès d'une fidèle amie les consolations, les lumières et les conseils qu'elle n'oseroit deman-

der à son mari sur certaines matières. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne , et que vos confidences n'en soient moins douces en devenant plus étendues. Crovez-moi, les épanchements de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. I! y a mille secrets que trois amis doivent savoir, et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Tous communiquez bien les mêmes choses à votre amie et à votre époux, mais non pas de la même manière ; et si vous voulez tout confondre, iJ arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, et que vous ne serez à votre aise ni avec l'un ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt autant que pour le votre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juste honte de me louer en ma présence? Pourquoi voulez-vous nous ôter , à vous le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher, à moi, celui de penser que dans vos plus secreis entretiens vous aimez à parler bien de lui.' Ju.ie l.Iulie! a-t-ii ajouté en me serrant la main et me regardant av>jc l»outé, vous abaisserez-vous à des précautions ai peu dignes de ce que vous êtes , et n'apprendrezvous jamais à vous estimer votre prix?

Ma obère amie , j'aurois pe.i;e à dire comment s'y prend cet homme incomparable , mais je ne sais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aie il m'élève au-dessus de moi-même , et je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

VIII. KÉPOÎÎSE DE MADAME d'ûRBE À MADAME DE V, O L M A R

LommestI cousine, notre voyageur est arrivé , et je ne l ai pas vu encore à mes pieds charge des dépouilles de l'Amérique ! Ce n'est pas lui, je t'en aver'is, que j'accuse de ce délai, car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi ; mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis son ancien métier d esclave, et je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave et formaliste comme moi fasse les avances, et que, touie affaire cessante, je coure baiser un visage noir et crotu (i), qui a passé quatre fois sous le soleil et vu le pavs des épices! Mais tu me fais rire sur-tout quand tu te pres.^es de gronder de peur que je ne gronde la première. Je voudrois bien savoir de quoi tu te mêles. C'est mon métier de quereller, j'y prends plaisir, je m'en acquitte à merveille, el cela me va très bien ; mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, et ce n'est point du tout ton fait. En revanche, si tu sayois combien tu as de grâce à avoir tort, combien ton air confus et ton œil suppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu passerois ta vie à demander pardon, si non par devoir , au moins par coquetterie.

(i) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

Quant à présent demande-moi pardon de toutes manières. Le beau projet que celui de prendre son mari pour son confident : et l'obligeante précaution pour une aussi sainte amitié que la nôtre .' Amie injuste et femme pusillanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu sur la terre, si tu te défies de tes sentiments et des miens? Peu>-tu, sans nous offenser toutes deux , craindre ton cœur et mon indulgence dans les nœuds sacrés ou tu vis? .J'ai peine à

comprendre comment la seule iHée d'admeitre un tiers dans les secrets caquetâmes de deux femmes ne t'a pas révoltée. Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aibe avec toi; mais si je savois que l'œil d'un bomme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire; insensiblement la froideur s introduiroit entre nous avec la réserve , et nous ne nous aimerions plu> que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit 'a sotte défiance , si ton mari n'eût été plus s ge que loi.

Il a très prudtmmeut fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eut peut-être ete moins content que tu n'esperois, et moins que je ne suis moimême, à qui l'etai où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Ton ces sap;es contemplât, s qui ont r assé leur vie à 1 étude du cœur buraa n en saven' moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des femmes sensibles. M, de Wolmar auroit d'abord remarque que ta lettre entière est employée à parler de notre ami, et n'auroit point vu l'apostille or tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette aj ostill il y a dix ans, mon eufani, je ne sais comment tu auiois fait, mais l'ami y seroit

QUATRIEME PARTIE

toujours rentré pir quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolniar au roi t encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, et le plaisir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Aristote et Platon avant de savoir qu'on regarde son amant et qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un sang froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changements que tu as observés seroient échappés à un autre ; et moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te seront échappés. Quelque différent que ton hôte soit de ce qu'il étoit , il changeroit davantage encore, que , si ton cœur n'avoit point cbangé , tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en soit, tu détournes les yeux quand il te regarde : c'est encore un fort bon signe. Tu les détournes, cousine! Tu ne les baissas donc plus? car sûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre sage eût aussi remarqué cela?

Une autre chose très capable d'inquiéter un mari , c'est je ne sais quoi de touchant et d'affectueux qui reste dans ton langage au sujet de ce qui te fut cher. En te lisant, en t'entendant parler, on a besoin de te bien connoitre pour ne pas se tromper à tes sentiments ; on a besoin de savoir que c'est seulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainsi de tous tes amis: mais quant à cela, c'est un effet naturel de ton caractère, que tou mari connoit trop bien pour s'en alarmer. Le moven que daus un cœur si tendre la pure amitié n'ait pas encore on peu l'air

de l'amour? Ecoute, cousine; tout ce que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la téméri é. Tes progrès sont sensibles , et c'est beaucoup. Je ne comptais que sur ta vertu, et je commence à compter aussi sur ta raison : je regarde a présert ta <ruéri'on sinon comme parfaite, au moi "s comme facile, et tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable si tu n'achevés pas.

Avant d'être à ton apostille j'avois 'éja remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je su. s sûre qu'en le lisant il eût, s'il se pouvoit , reJoub.t- pour toi d'estime ; mais il n'en eut

pas été plus content de 1 article. En général ta lettre étoit très propre à lui donner beaucoup de confiance en la conduite et beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de peti'e vérole, que tu regardes tant, me font peur; et jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais, cousine , souviens-t'en toujours, celle que la jeunesse et ia figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, et qu'il ne t'en restât pas , pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre : tu sais qu'à celle de notre ami j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu sa vois dans quels embarras m'a mi>e cette courte absence et combien j'ai d affaires à la fois, tu sentirais l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma maison sans m'v donner de nou-

QUATRIEME PARTIE

velles entraves et me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver ; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois j ours à la hâte , et nous rej oindre six mois plutôt? je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier et un peu à loisir avec notre philosophe, soit pour sonder et raffermir son cœur, soit pour lui donner quelques avis ntiles sur la manière dont il doit se conduire avec ton mari, et même avec toi; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, et je vois par ta

lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner, que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience; et jusqu'à ce que sa raison soit entièrement libre nous y devons suppléer. Pour moi, c'est nn soin que je prendrai toujours avec plaisir; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuses que je n'oublierai jamais, et il n'y a point d'homme au monde, depuis que le mien n'est plus, que j'estime et que j'aime autant que lui. Je lui réserve aussi pour son compte le plaisir de me rendre ici quelques services. J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, et quelques affaires épineuses où j'aurai besoin à mon tour de ses lumières et de ses soins. Au reste, je compte ne le garder que cinq ou six jours tout au plus, et peut-être te le renverrai -je dès Le lendemain ; car j 'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, et l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, sitôt qu'il sera remis, de

me L'envoyer, c'est-à-dire de le laisser venir, ou je n'eutendr;ii pas raillerie. Tu sais Lieu que si je ris quand je pleure et n'en suis pas moins affligée, je ris aussi quand je gronde et n'en suis pas moins en colère. Si tu es bien sa^e et que tu Tasses les choses de bonne grâce , je te promets de t envover avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir, et très grand plaisir ; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi ; notre marin fume-t-il? j ure-t-il ? boit-ii de l'eau-de-vie ? porte-t-il un grand sabre ? a-t-il bien la mine d'un flibustier ? Mon dieu ! que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des antipodes.

IX. DE MADAME d'oRBE À MADAME DE WOLMAR

JLiens, cousine, voilà ton esclave que je te renvoie. J en ai lait le mien durant ces huit jours , et il a porté ses .'ers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grâce de ne lavoir pas gardé bui, autres jours encore ; car, ne t'en déplaise , si j'avois attendu qu'il fut prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer sitôt. Je l'ai doue -ardé sans scrupule ; mais j'ai eu celui de n oser le loçer dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bienséances et sied si bien à la vertu. J ai été

QUATRIEME PAP.TIE

plus timide eu cette occasion sans savoir pourquoi; et tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi , sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici? Premièrement, ilétoitavec moi, et je prétends que c'est déjà beaucoup pour prendre patience. Il iu'épargnoit des tracas et me rendoit service dans mes affaires; un ami ne s'ennuipoint à cela. Une troisième cbose que tu as déjà devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi; et si nous étions le temps qu'a duré cette causerie de celui qu'il a passé ici, tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre 'antaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta

présence ; il faut qu'il s'observe incessamment ; la moindre indiscrétion deviendroi. un crime, et dans ces moments dangereux le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes ; mais loin de ce qui nous fut cher on se permet d'y songer encore. SiJ'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocheroit on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime peut-il jamais être criminel? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommenc .'■ pour ainsi dire la carrière de ses anciennes amours; sa première jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens ; il me renouveloit toutes ses conlidences ;

il rappeloit ces temps heureux où il lui é:oit permis de t'aimer ; il p *ignoit à mon cœur les cbarmes dune flamme innocente... Sans doute il lesembellissoit.

1) m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi, et ce qu'il m'en a dit tient plus du respect et de l'admiration que de l'amour ; en sorte que je le vois retourner beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussitôt qu'il est question de toi l'on n'appereoive au fond de ce cœur trop sensible un certain attendrissement que l'amitié seule, non ino'ns touchante, marque pourtant d'un autre ton: mais j'ai remarqué depuis longtemps que personne ne peut ni te voir ni penser à toi de san.5f froid ; et si l'on joint au sentiment universel que ta vue inspire le sentiment plus doux qu'un souvenir ineffaçable a dû lui laisser , on trouvera qu'il est difficile et peu*-être impossible qu'avec la vertu la plus austère il soit autre cbose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi; je l'ai examiné

autant qu'il m'a été possible : je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même ; mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs et des tiens, et que l'idée de Julie méprisable et corrompue lui feroit plus d horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement. Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, et je te prie d'v faire attention; évite les détails sur le passé, et je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles , il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables , je l'ai prié , pressé , conjuré , bou-

QUATRIEME PARTIE. C

dé, baîsé , je lui ai pris les deux mains , je me serois mise à genoux s'il m'eût laissée faire : il ue m'a pas même écoutée; il a poussé l'humeur et l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentirait plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin, d;tns nu transport d indignation, me le faisant toucher attaché snr s >n cœur, Le voilà, m'a-t il dit d'un ton si ému qu'il en respirait à peine, le voilà ce portrait, le .-eul bien qui me reste, et qu'on m envie encore ! soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois -moi, cousine, sovons sages et laissons -lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché et soulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le lemps et la raison ue l'a voient point fait changer de système, et qu'il bornoit toute sonambitijn à passer sa vie attaché

.i mvlord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à sou caractère, et si digne de la recounoissance qu'il doit a des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis, mais que M. de Wolmar avoit gardé le .silence. Il me vient dans la tête uue idée: à la conduite assez singulière de ton mari et à d'autres indices, ie soupçonne qu'il a sur notre ami quelque rue secrète qn'il ne dit pas. Laissons-le faire, et fions-muis à sa sagesse : la manière dont il s'y prend prouve assez que si ma conjecture est juste, il ne mé.lite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de soins.

Ta n'as pas mal décrit sa figure et ses manières, et c'est un signe assez favorable que tu laies observé plus exactement que je n'aurois cru; mais ne trouves -tu pas que ses longues peines et l'habitude de les sentir ont rendu sa physionomie encore plus intéressante qu'elle n'étoit aul refois? Malgré ce que tu m'en avois écrit, je craignois de lui voir cette politesse maniérée, ces Façons singeresses, qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, et qui, dans la foule des riens doit on y remplit une journée oisive, se piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas sur certaines aines, soit que l'air de la mer l'ait entièrement effacé, je n'en ai pas appercu la moindre trace, et, dans tout l'empressement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le désir de contenter son cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ; mais il aimoit mieux Le pleurer avec moi que me consoler, et ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille; mais, au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts, et s'est plaint que je la gâtois. Il s'est livré avec zèle à mes affaires , et n'a presque étô de mon avis sur rien. Au surplus, le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; j e me serois fatiguée à

passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours. Mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de venir me voir il n'a pas envoyé une seule

QUATRIEME PARTIE

fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tète pour montrer qu'il sait les bons airs (i). A table , je lui ai demandé souvent sa tabatière , qu'il n'appelle pas sa boite, toujours il me l'a présentée avec la main, jamais sur une assiette, comme un laquais : il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au moins par repas ; et je parie que s'il nous restoit cet hiver, nous le verrions assis avec nous autour du feu se chaulfer en vieux bourgeois. Tu ris, cousine , mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris, qui ait conservé cette bonhommie. Au reste, il me semble que tu dois trouver notre philosophe empiré dans un seul point ; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent, ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice , sans aller pourtant , je pense , jusqu'à le raccommoder avec madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave et plu s sérieux que jamais. Ma mignonne, gardele-moi bien soigneusement jusqu'à mon arrivée : il est précisément comme il me le faut pour avoir le plaisir de le désoler tout le long du jour.

Admire ma discrétion ; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoie et qui t'en promet bien-

(i) A Pans , on se pique sur-tout de rendre la société commode et facile , et c'est dans une ioule de règles de cette importance qu'on y lait consister cette facilité. Tout est usages et lois dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent et passent comme un éclair. Le savoirvivre consiste a se tenir tou ours au guet , à les saisir au passage , a les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

tôt un autre : mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre"; et toi qui sais combien j'eu suis idolâtre et combien j'ai raison de 1 être , toi dont l'avarice étoit ;-i en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah ! la pauvre petite ! au moment où tu lis ceci, elle est déjà dans tes bras : elle est plus heureuse que sa mère; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle, car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas ! chère cousine, ne m'as-tu pas déjà tout entière ? Où tu es, où est ma h lie , que manque-t-il encore de moi? La voilà cette aimable enfant ; reçois-la comme tienne ; je te la cède , je te la donne ; je résigne en tes mains le pouvoir maternel ; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré; sois dès aujourd'hui la mère de celle qui doit être ta bru , et , pour me la rendre plus chère encore , faisen, s'il se peut, une autre Julie. Elle te ressemble déjà de viage , à son humeur j'augure qu'elle sera grave et prêcheuse: quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés, tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma cousine; mais, plus heureuse, elle aura moins de pleurs à verser et moins de combats à rendre. Si le ciel lui eût conservé le meilleur des pères, qu'il eut été loin de gêner ses inclinations! et que nous serons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme

je les vois déjà s'accoi\ler avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus se passer de son petit mali, et que c'est en partie pour cela que je te la renvoie? .l'eus hier avec elle une conversation dout notre ami se mouroit de rire. Premièrement ,

QUATRIEME PARTIE

elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui suis toute la journ e sa très humble servante et ne puis résister à rien de ce qu'elle veut ; et toi qu'elle craint et qui lui dis \on, vin^t fois le jour, tu es la petite maman par excellence , qu'on va chercher avec joie , et dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les transports que tu peux: penser: mais, pour l'embarrasser, j'ajoutai que ta m'enverrois à sa place le petit mali , et ce ne futplussonco'.jpte. Elle me demanda tout inlerdite ce que j'en voulots 'aire : je répondis que je voulois le prendre pour moi ; elle fît la mine. Henriette , ne veux-tu pas bien me le céder , ton petit mali ? Non , dit elle assez sèchement. Non? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? Maman , ce sera la petite maman, .l'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh ! la petite maman ne veut jamais que la raison. Comment, mademoiselle, nVst-ce ras la même chose : La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit maii? Parcequ'il ne vous eonvient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre sourire aussimaiinqudepreiuier. 1 arle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? Non , maman, mais il est trop jeune pour vous Cousire,

un enfant de sept ans!... En vérité, si la tête ne m'en tournoit pas, il faudrait qu'elle m'eût déjà tourné.

.'e m amusai à la provoquer encore. Ma chère Henriette, lui dis-je en prenant mon sérieux, je

t'assure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc? s'écria-t-elle d'un air alarmé. C'est qu il est trop étourdi pour toi. Oh! maman, n'est-ce que cela? je le rendrai sage. Et si par malheur il te rendoit folle? Ah ! ma bonne maman, que jaimerois à vous ressembler! Me ressembler, impertinente? Oui, maman : vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi; eh bien ! moi, je serai folle de lui : voilà tout.

Je sais que tu n'approuves pas ce joli caquet et que tu sauras bientôt le modérer : je ne veux pas non plus le justifier, quoiqu'il m'enchante, mais te moutrer seulement que ta hlle aime d^ja bien son petit mali , et que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne sera pas indigue de i'autorité que lui donne le droit d'aînesse. Aussi-bien ,e vois, par l'opposition de ton exemple et du mien à celui de ta pauvre mère, que, quand la femme gouverne, la maison, n'en va pas plus mal. Adieu , ma bien aimée ; adieu , ma chère inséparable : compte que le temps approche , et que les vendanges ne se feront pas sans moi.

X. DE S1INT-PBEUX 1 MïlORD EDOUARD

wue de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines ! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille

amitié , à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Mylord, que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée où régnent l'ordre, la

QUATRIEME PAR.TIE

paix, l'innocence; où l'on voit rénni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos , la saison , la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse isle deTinian. Je crois voir accomplir les vœux ardents que j'y formai tant de fois, .l'y mené une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lien que deux personnes pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, et j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous et madame d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux et si purs que j'apprends à goûter ou je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison , et la fait partager à ceux qui 1 habitent. J'c père , sur le projet qui vous occupe , que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, et cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens : vous la connoissez; vous savez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressants, si elle doit m être chère et parce qu'elle me montre et par ce qu'elle me rappelle. Madame de Wolmar en profère avec raison le séjour à celui d'Etange , château magnifique et grand, mais vieux, triste, incommode , et qui n'offre dans

ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maitres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qni ne servoit qu'à l'ornement : ce n'est plus un«

maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées ; ils ont coupé de trop grandes pièces pour avoir des logements mieux distribués ; à des meubles anciens et riches , ils en ont substitué de simples et de commodes. Tout y est agréable et riant, tout y respire l'abondance et la propreté , rien n'y sent la richesse et le luxe ; il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, et ou l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changements se font remarquer au-dehors : la basse-cour a été agrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où. logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine ; on en a fait du parterre un second, mais si propre et si bien entendu , que ce parterre ainsi travesti plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile maronnier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour; et l'on a planté deux rangs de noyers j usqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a substitué l'utile à l'agréabl e, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi , du moins je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs , le mugissement du bétail , l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, et tout l'ap-

pareil de l'économie rustique, donnent à cette maison un air plus champêtre , plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais qmoi qui

QUATRIEME PATRIE

sent la joie et le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Leurs terres ne sont pas affermées , mais cultivée* par leurs soins ; et cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens, et de leurs plaisirs. La baronnie d'Etange n'a que des prés, des cbamps , et du bois; mais le produit de Clarens est en vignes , qui font un objet considérable ; et comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds, c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre , et M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'bommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent: mieux cultivée elle rend davantage; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore ; plus on y met d'bommes et de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle et réciproque de produit et de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité : moins un pays produit d'bommes, moins il produit de denrées; c'est le défaut d'habitants qui l'empêche de

nourrir le peu qu'il en a , et dans toute contrée qui se dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faîm.

Avant donc beaucoup de terres et les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre

les domestiques de la basse-cour, un grand nombre * d ouvriers à la journée, ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers , ils préfèrent toujours ceux du pays , et les voisins aux étrangers et aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, et de pouvoir compter sur eux dans tous les temps, quoiqu'on ne les paie qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix : l'un est le prix de rigueur et de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés ; l'autre, un peuplns fort , est un prix debénéiicence, qu'on ne leur paie qu'autant qu'on est content d'eux; et il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit vaut mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar est intègre et sévère, et ne laisse jamais dégénérer eu coutume et en abus les institutions de faveur et de grâce. Ces ouvriers ont des surveillants qui les animent et les observent. Ces surveillants sont les gens de la basse-cour , qui travaillent eux-mêmes, et sont intéressés au travail des autres par un petit deaier qu'on leur accorde, outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour; et sa femme

aime à être de ces promenades. Enfin, dans le temps des grande travaux, Julie donne toutes les semaines

QUATRIEME PARTIE. -ji

vin?t batz (i) de gratification à celui de tons les travailleurs, journalier, ou valet , indifféremment , qui, durant ces huit jours, a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux , employés avec prudence et justice, rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, et rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent : mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance et du temps , peu de gens savent et veulent s'en servir.

Cependant un moyen plus efficace encore , le seul auquel des vues économiques ne font point songer, et qui est plus propre à madame de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, et pense devoir des services à quiconque lui en a rendu ; ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie , ne fût-ce que pour un seul jour , deviennent tous ses enfants ; elle prend part à leurs plaisirs , à leurs chagrins, à leur sort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens ; elle se charge de mille soins pour eux, elle leur donne des conseils ; elle accommode leurs différends, et ne leur marque pas l'affabilité de son caractère par des paroles emmiellées et sans effet , mais par des services véritables et par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté, quittent tout à son

moindre signe ; ils volent quand elle parle; son seul regard anime leur zèle; eu sa présence ils sont contents;

(i) Petite monnoie du pays.

en son absence ils panent d'elle et s'animent à la servir. Ses charmes et ses discours font beaucoup; sa douceur, ses vertus, font davantage. Ah ! mvlord, l'adorable et puissant empire que celui de îa beauté bienfaisante !

Quant au service personnel des maîtres, ils ont dans la maison huit domestiqaes,trois femmes et ema hommes, s.ms compter le valet-ae-chambie du baron ni les gens de la basse-cour. Il n'arrive guère qu'on soit mil .servi par peu de domesti ,ues; mais on diroit, au zeie de ceux-ci, que chicun, outre son service , se croit chargé de celui des sept autres , et, à leur accoid, que tout se Fait par un seul. On ne les voit amais oisifs et desœuvr s jouer d us une antichambre ou polissonner dans la cour, mais toujours occupes à quelque travail utile : ils aident à la basse-cour, au cellier, à la cuisine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux ; et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on leur voit faire tout cela gaiement et avec plaisir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut : on n'a point ici la maxime que j'ai vue régner à Paris et à Londres , de choisir des domestiques tout formés, c'est-à-dire des coquins déjà tout faits , de ces coureurs de conditions , qui , dans chaque maison qu'ils parcourent, prennent à la ïois les défauts des valets et des maîtres, et se font un métier de servir tout le monde sans jamais s'attacher à personne. 11 ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zèle, au milieu de paieilles gens; et ce ra-

massis de canaille ruine le maître et corrompt les enfants dans toutes les maisons opulentes. Ici

QUATRIEME PARTIE. jS

c'est une affaire importante que le choix des domestiques : on ne les regarde point seulement co m nie des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact, mais connue «'es membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La première chose qu'on leur demanda est d'être honnêtes ?ens , la seconde d'aimer leur maître, la troisième de le servir à son gré; mais pour peu f|u'un maître soit raisonnable et un domestique intelligent, la troisième suit toujours les deu\ autres. On ne les tire donc point de la ville, mais de la campagne. C est ^ ici leur premier service , et ce sera s irement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelque iamille nombreuse et surchargée d'enfants dont les pères et mères viennent les offrir eux-mêmes. Ou les choisit jeunes, bien faits , de bonne santé, et d'une physionomi" a reab!e. M. de Uolmar les interroge, les examine, pu. s les présente à sa femme. S'ils agréent à tous di u<c ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire des enfants de la maison; et Ion passe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience et de soin ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme , les maîtres ont si peu de fantaisies et d'humeur, et leurs domestiques les affectionnent si proniptement, que cela est bientôt appris. Leur condition es! douce; ils seulent un bien-être qu ils n'avoieut pas chez eux; mais ou ne les Laisse point amollir par l'oisi- Vete, mère des vices. On ne soufire point qu'ils de-

viennent des messieurs et s'enorgu -illissei.it de la servitude; ils continuent de travailler comme ils

faisoîent dans la maison paternelle: ils n'ont fait , pour ainsi dire , que changer de père et de mère , et en gagner de plus opulents. De cette sorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoieut d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan que de supporter une autre condition. Enfin je n'ai jamais vu de maison où chacun fit mieux son service et s'imaginât moins de servir.

C'est ainsi qu'en formant et dressant ses propres domestiques on n'a point à se faire cette objection si commune et si peu sensée, Je les aurai formés pour d'autres ! Formez-les comme il faut, pourroiton répondre, et jamais ils ne serviront à d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne songer qu'à eux; mais occupez -vous d'eux un peu davantage, et ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige ; et celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoissance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. et madame de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroit fort bien entendu. En commençant leur établissement, ils ont cherché quel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à-peu-près selon leur état, et ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize : pour être mieux servis ils l'ont réduit à la moitié ; de sorte qu'avec moins d'appareil leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore , ils ont intéressé les mêmes gens à les

servir long -temps. Un domestique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire ; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtième; au bout de vingt ans il seroit ainsi plus que doublé, et l'entretien des domestiques seroit à-peu-près alors en raison du moven des maîtres ; mais il ne faut pas être un grand algebriste pour voir que les frais de cette augmentation sont plus apparents que réels , qu'ils auront peu de doubles gages à payer , et que , quand ils les paie-roient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis duraut vingt ans compenseroir et au-delà ce surcroît de dépense. Vous sentez bien, mylord, que c'est un expédient sur pour augmenter incessamment le soin des domestiques et se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence, il v a même de l'équité dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu, sans affection, et qui n est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zèle et la lidélitésont éprouvés par de longs services, et qui d'ailleurs approche en vieillissant du temps où il sera hors d état de gagner sa vie? Au reste, cette dernière raison n'est pas ici de mise, et vous pouvez bien croire que des maîtres aussi humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de maîtres sans charité, et n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la. vieillesse ôtent les moyens de servir.

J ai dans l'instant même un exemple assez frappaut de celte attention. Le barou d'Etange, voulant récompenser les longs services de son valet-de-

chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de LL. EE. un emploi lucratif et sans peine. Julie vient de recevoir là-dessus de ce vieux domestique une lettre à tirer des larmes , dans laquelle il la supplie de le faire dispenser d'accepter cet emploi. « Je suis âgé , lui dit-il ; j'ai perdu toute « ma famille ; je n'ai plus d'autres parents que mes « maîtres ; tout mon espoir est de linir paisiblement -< mes jours dans la maison où je lésai passés... Ma- « dame , en vous tenant dans mes bras à votre nais- « sance je demandois à Dieu de tenir de même un « jour vos enfants : il m'en a fait la grâce ; ne me re- « fusez pas celle de les voir croître et prospérer comme « vous... Moi qui suis accoutumé à vivre dans une « maison de paix, où en retrouverai-je une sembla- « ble pour y reposer ma vieillesse ?.. Ayez la charité « d'écrire en ma faveur à monsieur le baron. S'il est a. mécontent de moi , qu'il me chasse et ne me donne « point d'emploi ; mais si je l'ai fidèlement servi du- « rant quarante ans , qu'il me laisse achever mes « j ours à son service et au vôtre ; il ne sauroit mieux « me récompenser ». Il ne faut pas demander si Julie a écrit. Je vois qu'elle seroit aussi fâchée de perdre ce bonhomme qu'il le seroit delà quitter. Ai-je tort, mvlord, de comparer des maîtres si chéris à des pères , et leurs domestiques à leurs enfants ? Vous voyez nue c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maison qu'un domestique ait demandé son congé ; il est même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraie à proportion de ce que le service est agréable et doux ; les meilleurs sujets en sont tou-

jours les plus alarmés, et l'on n'a jamais besoin d'eu venir à l'exécution qu'avec ceux qui sont peu regrettables. H y a encore une re^le à cela. Quand M. de Wolmar a dit je vous chasse , onpeutiruplorer l'intercession de madame , l'obtenir quelquefois, et rentrer en grâce à sa prière ; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, et il n'y a plus de grâce à espérer. Cet accord est très bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme et la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable et sans colère; car, outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grâce et qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même, on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, et l'on recommence en rentrant un nouveau service; ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques et augmente leur circonspection à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfants, et la cuisinière. Celle-ci est une paysanne fort propre et fort entendue à qui madame de Wolmar a appris la cuisine ; car dans ce pays, simple encore (1), les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin et de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi : ou

(1) Simple ! Il a doue beaucoup changé.

l'a renvoyée à Etante où elle est née : on lui a remis le soin du château, et une inspection sur la recette, qui la rend en quelque manière le contrôleur de l'économe. Il y avoit long-temps que M.-deWolmar pressoit sa emrue de faire cet arrangement sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mère , quoiqu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin, depuis les dernières explications, elle y a consenti, et Babi est partie. Cette femme est intelligente et fidèle, mais indiscrète et babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa maîtresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, et que, pour prévenir la même indiscrétion vis-à-vis de quelque étranger , cet homme sage a su l'employer de manière à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard dont vous m' entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Maigre l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son père, et les vôtres, cette jeune femme si honnête et si sage n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet , qui avoit si bien supporté si misère , n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisauce, il a négligé son métier ; et s'étant tout-àfait dérangé « il s'est enfui du pays , laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce temps-là. Julie, après l'avoir retirée chez elle, lui a appris tous les petits ouvrages dune femme-de-chambre ; et je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de "Wolmar en fait un très grand cas, et tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfants que

sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple et crédule, mais attentive , patiente et docile ; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table , il y a d'ailleurs peu de communication entre les deuxsexes; ouregar-deici cet article comme très important. On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférents à tout, bors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs geus : on peuse au contraire que ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes-de-ebambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maitre-d'hôtel , il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'est pas assez «ùr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre bom mes et femmes que s' établi ssent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la sagesse et à la modestie des femmes , non seulement par des raisons de bonnes mœurs et d'honnêteté, mais encore par un intérêt très bien entendu; car, quoi qu'on en dise, nul ne remplit bien son de-voir s'il ne l'aime ; et il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui sussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité

dangereuse , on ne les gêne point ici par des lois positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret ; mais, sans paroître y songer, on établit des usages plus puissants que l'autorité même. On ne leur défend pis de se voir, mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs, entièrement différents. Sur l'ordre admirable qui règne ici , ils sentent que dans une maison bien réglée les hommes et les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître , se soumet sans répugnance à une manière de vivre qu^on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lni-même être la meilleure et la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet ; elle soutient que de l'amonr ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle, la femme et le mari sont bien des'inés à vivre ensemble, mais non pas de la même manière ; ils doivent agir de eo* cert sans 'aire les mêmes choses. La vie qui charmerait l'un seroit, dit-elle, insupportable à l'autre , les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose ; leurs amusements ne différent pas moins que leurs devoirs ; en un mot , tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différents; et ce partage de travaux et de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi , j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cet le maxime. En effet, n'estce y.as un mage constant de tous les peuples du

monde, hors le François et ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils se voient les uns les antres, c'est plutôt par entrevues et presque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiscret et perpétuel , capable de confondre et défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes et femmes. Le soir la famille se rassemble , chacun passe la nuit auprès de sa femme : la séparation recommence avec le jour, et les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que sou universalité montre être le plus naturel ; et, dans les pays même où il est perverti, l'on en voit encore des vestiges. En France, où les hommes se sont soumis à vivre à la manière des femmes et à rester saus cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destines. Tandis que les 'emmes restent tranquillement assises ou couchées sur leur chaise longue, vous voyez les hommes se lever, aller, venir , se rasseoir , avec une inquiétude continuel- e , un instinct machinal combattant sans cesse la contrainte ou ils se mettent, et les poissant malgré eux à celte vie active et laborieuse que leur imposa la nature. C'est le seul peuple lu monde où les hommes se tiennent debout au spectacle, comme s'ils alloient se délasser au parterre d'avoir resté tout le jour assis au salon. Enlin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée et casanière , que, pour y mêler au moins quelque sorte d'acti-

vite, ils cèdent chez eux la place aux étrangers, et vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de madame de Wolmar se soutient très bien par l'exemple de sa maison : chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes , son grand secret est d'occuper incessamment les uns et les autres ; car leurs travaux sont si différents qu'il n'y a que L'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, et il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après dinte les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne ; les femmes s'occupent dans la chambre des enfants jusqu'à l'heure de la promenade, qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maîtresse, et qui ieur est agréable comme le seul moment où elles prennent 1 air. Les hommes , assez exercés par le travail de la journée, n'ont guère envie de s'aller promener, et se reposent en gardant la maison.

Tous les dimanches, après le prêche du soir, les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfants avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour du consentement de madame. Là, en attendant un petit régal donné par elle, on cause, on chante, on joue au volant, aux onchets , ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfants, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La collation vient, composée de quelques laitages, de gauffres , d'é-

QUATRIEME PAR.T1E

chaudes, de merveiiles (i) , ou d'autres mets du goût des enfants et des femmes. Le vin en est toujours exclus; et les hommes, qui

dans tons les temps entrent peu dans ce petit gynécée (2J , ne sont jamais de cette collation, ou Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'ohtins, à force d'importunités, de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut quelle me l'accordoit pour cette seule fois, et qu'elle l'avoit refusée à M. Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flattée, et si un laquais eut été bien venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître.

Je fis un goûter délicieux. Est-il quelque mets au monde comparable aux laitages de ce pays ? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, et mangés à côté d'elle. La lanchon me servit des grus, de la céracée (3), des gauffres , des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une assiette de crème, que votre estomac se fait honneur par-tout, et que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaisans. Pas plus impunément , repris-je; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre ; et la raison peut s'égarer dans un cha-

(i) Sorte de gâteaux du pays.

(2) Appartement des femmes.

(5) Laitages excellents qui se font sur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils soient connus sous ce uom au Jura, sur-tout vers l'autre extrémité du lac.

Jet tout aussi-bien que daus un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit , et se mit à caresser ses enfants. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Mylord, ce fut là ma première indiscrétion, et j'espère que ce sera la dernière.

Il régnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me toucboit le cœur; je voyois sur tous les visages la même gaieté , et plus de franchise peut-être que s'il s'y lût trouvé des hommes, l'ondée sur la confiance et l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les servantes et la maîtresse ne faisoit qu'affermir le respect et l'autorité ; et les services rendus et reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'v avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéressant. Le laitage et le sucre sont un des goûts naturels du sexe, et comme le symbole de l'innocence et de la douceur qui font son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les saveurs fortes et les liqueurs spiritueuses, aliments plus convenables à la vie active et laborieuse que la nature leur demande ; et quand ces divers goûts viennent à s'altérer et se confondre, c'est une marque presque infaillible du mélange désordonné des sexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France , où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-a-fait perdu le goût d"u laitage, les hommes beaucoup celui du vin; et qu'en Angleterre , où les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux conservé. En général je pense qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractère des gens dans le choix

QUATRIEME PARTIE

des aliments qu'ils préfèrent. Les Iialiens , qui rivent beaucoup d'herbages, sontefféminés et mous. Vous autres Anglais , grands mangeurs de viande , avez dans vos inflexibles vertus quelque chose de dur et qui tient de la barbarie. Le Suisse, naturellement

froid, paisible et simple, mais violent et emporté dans la colère, aime à la fois l'un et l'autre aliment, et boit du laitage et du vin. Le François, souple et changeant, vit de tous les mets et se plie à tous les caractères. Julie elle-même ponrroit me servir d'exemple; car, quoique sensuelle et gourmande daus ses repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le sel, et n'a jamais goûté de vin pur : d'excellents legumes, les œufs, la crème, les fruits; voilà sa nourriture ordinaire; et, sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle seroit une vérita- " ble pythagoricienne.

Ce n'est rien de contenir les femmes si l'on ne contient aussi les hommes; et cette partie de la régie, non moins importante que l'autre, est plus difficile encore; car l'attaque est en général plus vive que la défense : c'est l'intention du conservateur de la nature. Dans la république, on relient les citoyens par des mœurs, des principes, de la ver'u: mais comment contenir des domestiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte et la gène? Tout l'art du maître est de c icher cette gène sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oisiveté du dimanche , le droit qu'on ne peut guère leur ôter d'aller où bon leur semble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détrui-

sent souvent en un seul jour l'exemple et les leçons des six autres. L'habitude du cabaret, le commerce et les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées , les perdant bientôt pour leurs maîtres et pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts incapables du service et indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à sortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs?

boire et jouer au cabaret. Us boivent et jouent au logis. Toute la différence est que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, et qu'il y a des gagnants au jeu sans que jamais personne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derrière la maison est une allée couverte dans laquelle on a établi la lice des jeux : c'est là que les gens de livrée et ceux de la basse-cour se rassemblent en été , le dimanche , après le prêche , pour y jouer en plusieurs parties liées , non de l'argent , on ne le souffre pas, ni du vin, on leur en donne, mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mse est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise; en sorte que, quand cette mise est un peu considérable, comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on emploie ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espèce de jeu; on les varie , aiîn que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises , et pour les rendre tous plus adroits

QUATRIEME PARTIE

et plus farts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlèvera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre ; tantôt à qui porlera le plus longtemps le même fardeau ; tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces j eux un petit appareil qui les prolonge et les rend amusants. Le maître et la maitresse les honorent souvent de leur présence : on y amené quelquefois

les eufauts ; les étrangers même y viennent, attirés par la curiosité, et plusieurs ne demauderoient pas mieux que d'y concourir; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîties et du consentement des joueurs, qui ne trouveroient pis leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espèce de spectacle, où les acteurs, animés j.ar les regards du public, préfèrent la gloire des applaudissements à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux et plus agiles , ils s'en estiment davantage; et, s'accoutumant à tirer leur valeur d'euxmêmes plutôt que de ce qu'ils possèdent, tout valets qu'ils sont, 1 honneur leur devient plus cher ne l'argent.

11 seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d un soin si puéril en apparence , et toujours dédaigné des esprits vulgaires , tandis que c'est le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coùtoit à peiue cinquante écus par au pour ces petits établissements Vpie .-.a femme a la première imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon

ménage et dans mes affaires par la vigilance et l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres , par l'intérêt qu ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur, par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquièrent dans leurs jeux, par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils et des maladies qi.i sont la suite ordinaire de ces excès, par celui de prévenir en eux

les fripponneries que le désordre amené infailliblement, et de les conserver toujours honnêtes gens , enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de frais des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme, soit femme, qui ne s'accommode pas de nos règles et leur préfère la liberté d'aller sous divers prétextes courir ou bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très suspect, et nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amusiments qui nous conservent de bons sujets nous servent enco*<? d'épreuve pour les choisir. JVlylord , j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domestiques pour le service de leurs personnes, de I on paysans pour cultiver leurs terres, de bons soldats pour la défense de la patrie , et des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeler.

L'hiver, les plaisirs changent d'espèce ainsi que les travaux. Les dimanches , tous les gens de la

maison, et même les voisins., hommes et femmes indifféremment, se rassemblent a rès le service dans une salle basse, où ils trouvent dn feu , du vin, des fruits, des gàieaux., et un violo 1 qui les fait danser. Ma lame tleWolnnr nemanjne jamais tle s'y rendre, au moins pour quelques instants, aiin d'y maintenir par sa présence L'ordre et la modestie ; et il n'est pas rare qu'elle v danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens. Cette règle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la sévérité des mœurs protestantes. Je le dis à Julie ; et voici à-peu-près ce qu'elle me répondit.

La pure morale est si chargée de devoirs sévères , que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l 'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des moiucs, qui, soumis à mille relies inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur et vertu. Ce défaut règne moins parmi nous, mais nous n'en sommes p»s tout-.'.-fait exempts. ÏN os gens d'église , aus>i supérieurs en sagesse à toutes les sortes de prêtres que notre religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que .^ur la raison. Telle est celle qui blâme la danse et les assemblées ; comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusements ne fort pis é|jal('ment une inspiration de la nature, et que ce fût un crime de s'égaver en commun par une récréation innocente et honnête! Pour moi, je pense an contraire que, toutes les fois qu'il y > concours t\c$ deux sexes , tout divertissement public devient

innocent par cela même qu il est public; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte <îans le tête-à-tête (i). L'homme et la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par lr> mariage. Toute fausse religion combat ht nature : la nôtre seule, qui la suit et la rectifie, annonce une institution divine et convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'évangile ne prescrit pas , et qui sont contraires à l'esprit du christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre et de se voir avec plus de décence et de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public , incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin. En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable et salutaire,

convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grâce et bienséance , et auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure , et de se montrer avec les agréments et les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir récipro-

(i) Dans ma Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles , j'ai transcrit de celle-ci le morceau suivant, et quelques autres : mais comme alors je ne faisois que préparer cette édition , j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

QUATRIEME PARTIE

qnement n'e-mporte-t-il pas celui de se plaire? et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qni songent à s'uuir , de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose? -

Ou'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte , où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté , où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public , et ou l'indiscrète sévérité d'un pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gène servile , et la tristesse , et l'ennui? On élu Je une tyrannie insupportable que la nature et la raison désavoueut ; aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée et folâtre elle en substitue de plus dangereux ; les têteà-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques ; à

force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres ; et jamais l'innocence et le mystère n'habitèrent long-temps ensemble. Mon cher ami , me dit-elle en me serrant la main comme pour me communiquer son repentir et /"aire passer dans mon cœur la pureté du sien , qui doit mieux sentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs et de peines , que de rémoras et de pleurs nous nous serions épargnés durant tant d'années, si, tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions su prévoir de plus loin les dangers quelle court dans le tête-.'i-tète!

Encore un coup, continua raaaame de Wolmar

d'un ton plus tranquille, ce n'est point dans les assemblées nombreuses, où tout le monde nous voit et nous écoute, mais dans des entretiens particuliers, où régnent le secret et la liberté, que les moeurs peuvent courir des risques. C'est sur ce principe que , quand mes domestiques des deux sexes se rassemblent, je suis bien aise qu'ils y soient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voisinage ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire ; et j'apprends avec grand plaisir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins , on dit, Il est reçu cbez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore uue autre vue. Les bommes qui nous servent sont tous garçons, et parmi les femmes la gouvernante des enfants est encore à marier. Il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns et les autres leur ôte l'occasion d'un honnête élablissemeut. Nous tàcbons dans ces petites assemblées de leur procurer cette occasion sous nos yeux, pour les aidera mieux choisir; et eu travaillant ainsi à

former d'heurenx ménages , nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il resteroit à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes gens ; mais j' lime mieux passer condamnation sur ce point, et j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma cousine a pour la danse ; mais après la perte de ma mère je renonçai pour ma vie au bal et à toute assemblée publique: j'ai tenu parole, même à mon mariage, et la tiendrai, sans croire y déroger eu dansant quelquefois chez moi avec mes

QUATRIEME PARTIE. g

hôtes et mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment ; car, quand j'ai bien dansé, mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar ; toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse : ses gens en sont plus contents d'être honorés des regards de Jeur maître ; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin, je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur et d'attachemeut qui ramené un peu l'humanité naturelle en tempérant la bassesse de la servitude tt la rigueur de l'autorité.

Voilà , mylord , ce que me dit Julie au sujet de la danse; et j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de subordination , et comment elle et son mari pouvoient descendre et s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci

fussent tentés de les prendre au mot et de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des souverains en Asie servis dans leurs palais avec plus de respect que ces bons maîtres le sont dans Leur maison, .le ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres, et rien de si promptement exécuîé : ils prient, et l'on vole ; ils excusent, et l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris conibun la force des choses qu'on dit dépend peu des mois qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une au ire réflexion sur la

aine gravite des maîtres; c'est que ce sont moins

leurs familiarités que leurs défauts qui les font mé-

priser chez eux. et que l'insolence d^s domestiques armoriée dntot u:i mairre vicieux q re foible: car rien ne leur donne autant d'audace -rue la connoïssance de ses vices, et tous c^nx qui.s dr-convivnt eu lui ont à leurs yeux autant d> dispenses d'obéir à un homme :u'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maires : et les imitait ^rossièvement. ils rendent sensibles dans lenr conduite les de auts ,ue le vernis «le i'education cache mieux dans ie autres. AP ris. je jageois des mœurs des femmes de ma c onuoissanee par l'air et le on de leurs fermr.es-de-ehambre : et cette règle ne m'a jamais trompe. Outre que la îeiume-de-cbambrc . une fois dépositaire du secret de sa ma tresse, lui 'ait payer cher sa discrétion, elle a.it comme 1 antre pense e" décelé toutes ses rmximes en les pra iqua:;t wnl-aiiroi-trunent. En toute chose l'exem le ues m litres est pins '->rt que leur autorité . et il n'est pas na'nrel que leurs aomesti (Ues

veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a b-au crier, uret . m". 'traiter, chasser, :airc maison uouveile ; tout cela ne produit point le bon s-rvice. Qu.ind celui qui ne s'embarrasse p .s d\ tre nieprise et haï de ses gens s en croit pourtant bien servi . c est qu il se conte, te de ce qu'il voit et d'une exaetitu ,c apparente , sans teuir compte de mille onnx secrets qu'on lui fait incessamment et d.iut il n'appereoit jam is la source. Mais ou est l'homme assez d pouivu d'honneur pour pouvoir supporter les dé :ains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue pour n être plus sensible aux outrages? Combien dan?

Paris et dans Londres de dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ! Heureusement pour leui repos elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles , et se flattant qu'ils ne voient- rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi, dans leur mutine obéissance, ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre et la plu; difficile de la vertu des maîtres; et je me souviens, mylord , d'avoir bien pensé de la vôtre en Valais sans vous connaître; simplement sur ce que, parlant assez rudement à vos gens , il ne vous en étoient pas moins attaches, et qu'ils témoignoient entre eux autant de respect pour vous en votre absence que si vous les eussiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre : cela peul être; mais l'homme juste a l'estime de son Valet : ce qui montre assez que l'hiroisme n'a qu'une vaine appareuce, et qu'il n'y a rien de solide que la ver-

tu. C'est sur-tout dans cette maison qu'on reconnoit la force de son empire dans le suffrage des domestiques ; suffrage d'autant plus sur, qu'il ne consiste point en de vains éloges , mais dans l'expression naturelle de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs , ils ne les louent point

des vertus qu'ils estiment communes à tous, mais ils loueut Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui le* servent et pour le soulagement des pauvres.

La servitude est si peu naturelle à l'homme , qu'elle ne sanroil exister sans quel _ue mécontentement. Cependant on respecte le maître et l'on n'en dit rien. Que s il échappe quelques murmures coutre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison Je son zèle avec celui de ses camarades , et chacun voudroit être le premier eu faveur comme il croit l'être eu attachement : c'est là leur unique plainte et leur plus grande injustice.

A la .subordination des inférieurs se joint la con- 'corde eutre les égaux; et cette partie de l'administration domestique n'< st pas la moins di.ficile. Dans les concurrences de jalousie et d'intérêt qui divisent sans cesse ies sjcns d'une maison, ravine aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du niaitre. S'ils s' iccordent , c'est pour voler de concert ; s'ils sont iideles , chacun se fait valoir aux dépens des autres : ii laut qu'ils soient ennemis ou complices , et l'on voit à

peine le moyen d'éviter à la (bis leur iripponnerie et leurs dissentions. La plupart des pères de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvénients. Les uns , préférant l'intérêt à 1 honnêteté , fomentent cette disposition, des valets aux secrets rapports , et croient faire un chef-d'œuvre de

QUATRIEME PARTIE

prudence eu les rendant espions et surveillants les uus des autres. Les autres, plus indolente, aiment mieux qn'on les vole et qu'on vive en paix ; ils se ! ont une sorte d'honneur de recevoir touj ours mal des avis qu'un pur zèle arrache quelquefois à un serviteur fidèle. Tous s'abusent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incor:pa'ibles avec la règle et le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes et de délateurs, qui s'exercent, en trahissant leurs camarades , à trahir peut-('tre un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leur maison , autorisent les lignes contre eux-mêmes, encouragent les méchants, rebutent les bons, et n'entretiennent à gran ds frais que des Grippons arrogants et paresseux, qui, «'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services comme des grâces, et leurs vols comme des droits (i).

C'est une grande erreur, dans l'économie domestique ainsi que dans la civile, de vouloir combattre uu service par un autr^, ou former entre eu:, une sorte d'équilibre; comme si ce qui sape les 'ondemeuts de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir.

(i) J'ai examiné d'assez près a police des grandes maisons , et j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques de venir jamais à bout de savoi* s'il y a -parmi eux uu i.onnête homme, et de ne pas prendre pour tel le plus méciiant frippon de tous. Cela seul me dégoûterojt d'être au nombre dos ricins. Un des plus doux plaisirs de la vie', le plaisir de la confiance et de L'estime , est perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or.

On ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin ions les inconvénients. Les vices tolérés dans une maison n'y régnent pas seuls; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les souffre, corrompent ou scandalisent les enfants attentifs à les observer. Quel indigne père oseroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal ? Quel bonne te bomme voudroit être cbef de Camille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix et la fidélité, et qu'il fallut acheter le zèle de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle?

Qui n'auroit vu que cette maison n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincèrement le maître sans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui sert de fondement à la ebarité chrétienne.]N 'est-il pas bien simple que les enfants du même père se traitent en frères entre eux? C'est ce qu'on nous dit tons les jours au temple sans nous le faire sentir ; c'est ce que les babitants de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement en les recevant s'ils conviennent à sa femme et à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre; et l'antipathie bien reconnue entre deux excellents domestiques suffiroit pour faire à l'iustant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu

QUATRIEME PARTIE. roi

nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais et où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous; et seroit un enfer pour eux si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maisonpaternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse ; et cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards , ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux par les services qu on les force eu quelque sor'e à se rendre, et l'ou fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. !Nul n'est si bien venu à demander des grâces pour lui-même que pour un autre : ainsi celui qui désire en obrenir tâche d'engager un autre à parler pour lui ; et cela est d'autmt ;»lus facile, que, soit qu'on accorde ou qu oo refuse une faveur ainsi demandée , on en lait toujours un mérite à celui qui s'en est rendu l'intercesseur; au contraire, on rebut" ceux -qui ne sont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pourvousqui n'avez jamais

rien demandé pour personne ? Esl-il juste que vous soyez plus heui eux que vos camarades parcequ'ils sont plus obligeants qu * vous1' On fait plus, on les engage à se servir mutuellement en secret , sans ostentaiion, sans se laire valoir; ce qui est d autant moins difficile à obtenir qu ils savent fort b:en que le maitre, témoin de celle discrétion, les eu estime davantage : ainsi l'intérêt y gagne, et

l'amour-propre n'y perd rien. Ils sont si convaincus de cette disposition générale, et il reyne une telle coniiauee entre eux, que quand quelqu'un a quelque grâce à demander, il en parle à leur table par forme de conversation : souvent sans avoir rien fait de plus il trouve la chose demandée et obtenue; et ne sachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'est par ce moyen et d'autres semblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître , et qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguer à son préjudice , ils ne sont tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire ; le zèle pour son service l'emporte sur leur bienveillance mutuelle; et tous, se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de recompenser un bon serviteur, sont également incapables de souftrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison me paroit avoir quelque chose de sublime; et je ne puis assez admirer comment monsieur et madame de Wolmar ont su transformer le vil métier d'accusateur eu une fonction de zèle, d'inté-

grité, de courage, aussi noble ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement" , simplement, et par des exenv les sensibles, cette morale criminelle et servile, cette mutuelle tolcrance aux dépens du maître, qu un méchant va-

QUATRIEME PARTIE. 10S

let ne man ;u • point de prêcher aux bons sous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien tait comprend ie que le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne; qu'une injustice qu'on voit, qu'on tait, et qui blesse uq tiers , on la comme soimême; et qae comme ce n'est que le sentiment de nos propres de.'auts qui nous «blige à pardonner ceux d autrui, nul n'aime à tolérer les frippons s'il n'est un fri >:>on comme eux. Sur ces principes, vrais en gén-r^l d'homme à homme, et bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du serviteur au mitre , on tient ici pour inco testabU que qui voir faire un tort à ses ma très sam le dénoncer est plus conpable encore qu<- ceïui qui la commis; car celui-ci 5e laisse abuser dans son action par le profit qu'il envisage; mai> l'autre de sang froid et snus intérêt n'a pour raoti' de son silence qu'une profonde indifférence pour la justice, pour le bien de la maison qu'il sert, et un désir secret d'imiîer l'exemple qu'il cache : de sorte que, quand la faute est considérable , celui qui J'q commise peut encore queljueois espérer son pardon; mais le témoin

qui l'a tue est infailliblement congédie comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne souffre aucune accusation qui puisse être suspecte d'injustice et de calomnie : c'est-à-iliie qu'on n'en reçoit aucune en l'absence de l'accuse. Si quelqu'un vieut en particulier faire queîq w rapport contre sou camarade, ou se plaindre personnellement de lui , oa lui demande s'il est

suffisamment instruit, c' est-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient se plaindre. S'il dit que non , on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ue connoît pas assez les motifs. Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelque autre qui vous est inconnue ; elle a peutêtre quelque circonstance qui sert à la tustifier ou à l'excuser, et que vous ignorez. Comment osezvous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eut peut-être justifiée à vos yeux. Pourquoi risquer de la blâmer injustement, et mexposer à partager votre injustice ? S'il assure s'être éclairci au- aravant avec l'accusé, Pourquoi donc, lui réplique-t-on , venez-vous sans lui , comme si vous aviez peur qu'il ne démentit ce que vous avez à dire ? De jiiel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Est-il bien de vouloir que je juge sur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage de vos yeux? et ne seriez-vous pas responsable du jugement partial que j'en pourrois porter, si je ma contentois de votre seule déposition? Ensuite on lui propose de faire venir celui qu'il accuse: s'il y consent , c'est une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppose , on le renvoie après une forte réprimande ; mais on lui

garde le secret, et l'on observe si bien l'un et l'autre qu'on ne tarde pas à savoir lequel des deux avoit tort.

Cette règle est si connue et si bien établie, qu'on n'entend jamais un domestique de cette maison parler mal d'un de ses camarades absent ; car ils savent

QUATRIEME PARTIE. io

tons que c'est le moyen de passer pour lâche ou in uteur. Lois ju un l'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchement, et non seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades , a n d'avoir dans les témoins de ses discours des garants de sa bonne foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs sans imporiuner monsieur ni madame : maisquaa ! il s'agit de l'intérêt sacré du maître L'affaire ne sinroit demeurer secrète; ii faut que le coupable s'accuse ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyers sont très rares, et ne se font qu'à table d.ins les tournées que Julie va faire journellement au diner ou au souper de ses gens , et que M. de Wolmar appelle en riant ses grands jours. Alors . après avoir écouté paisiblement la plainte et la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zèle. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade; vous m'en avez toujours dit du bien , et je vous loue de ce que l'amour du devoir et de la justice l'emporte en vous sur les affections particulières; c'est ainsi qu'en use un serviteur fidèle et un honnête homme. Ensuite, si 1 accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable,

elle lui épargne devant les antres une partie de la boute. Elle supposa qu'il a quelque chose à dire pour sa défense qu'il ne veut pas déclarer devant tant de monde ; elle lui assigne une heure pour L'entendre en particulier, et c'est là qu elle ou son mari lui parlent ♦iGiunie il convient. Ce qu'il y a de singulier en

ceci , c'est que le pins sévère des deux n'est pas le plus redouté , et qu'où craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchants de Julie. L'un , faisant parler la justice et la vérité , humilie et confond les coupables ; l'autre leur donne un regret mortel de l'être , en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur et de honte, et il ne lui est pas rare de s'attendrir elle - même en voyant leur repentir , dans l'espoir de n'êlre pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroi* de tous ces soins sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins , les estimeroit peut-être inuiiles ou pénibles. Mais vous, mylord, qui avez de si grandes idées des devoirs et des plaisirs du père de famille , et qui connoissez l'empire naturel que le génie et la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, et vous sentez à quoi tient leur succès. Richesse ne fait pas riche, dit le roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres , mais dans l'usage de ce qu'il en lire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi , et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses ; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer et dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance et celle

qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme? L'ordre et la règle., qui multiplient et pér-

QUATRIEME PARTIE

pétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne; quels soins importent plus au père de famille que l'économie domestique et le bon régime de sa maison , où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, et où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef?

Les plus riches sont-ils les plus heureux? Que sert donc l'opulence à la félicité? -Mais toute maison bien ordonnée est l'image de lame du maître. Les lambris dorés , le luxe et la magnificence , n'annoncent que la vanité de celui qui les étale ; au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage , l'abondance sans profusion , dites avec confiance , c'est un être heureux qui commande ici.

Pour moi , je pense que le signe le pins assuré du vrai contentement desprit est la vie retirée et domestique , et que ceux qui vont sans ce*se chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez euxmêmes. Un père de famille qui se plaît dans sa maison a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouissance des plus doux sentiments de la nature. Seul entre tous les mortels , il est maître de sa propre félicite, pareequ il est heureux comme Dieu même , sans rien désirer de plus que ce dont il jouit.

Comme cet Etre immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations

les plus parfaites et la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions , il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. I] ne jouissoit que du revenu de ses terres; il jouit encore de ^es terres mêmes en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique iui étoit étranger; il en fait son hien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions; il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argeut; il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés; elle n'ôtera point des enfants à leur père : toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, et qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprenl à jouir véritablement de ses biens , de sa famille et de soi-même ; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnêtehorame qui sait enconnoître le prix ; c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, et qu'il tire de ses touchantes et nobles fonctions la gloire et le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés au peu connus , et si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement , tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples et sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer et de remplir: tels sont ceux du père de famille , pour lesquels l'air et le bruit du monde n'inspirent que du dégoût , et dorft on s'acquitte mal encore

quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice et d'intérêt. Tel croit être un bon p jre de famille, et n'est qu'on vigilant économe ; le bien peut prospérer, et la maison aller fort mal. Il faut des vue» plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration, et lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n v portent pas le désir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude et l'honnêteté sontelles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens ? Non , mylord; pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire; et il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu , il n'en peut iuspirer le goût à personne; et s'il savoit la rendre aimable , il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité dautrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent , et non ce qu'ils font, disent une grande absurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le .lit jamais bien; car le langage du cœur , qui touche et persuade, y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossièrement apprêtées qu'on tient deva.it les domestiques comme devant des enfants pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent Un insiant .e* dupes, je les ai toujours vus sourire en secret de 1 ineptie du maitre qui les prenoir

pour des sots ea débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savoient bien n'être pas les siennes.

Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dan» cette maison, et le grana art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche et ouverte, parce mils n'ont pas peur que leurs actions démen'ent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres ? ils n'ont pas besoin de circons - ^ecùon dans leurs propos ; un mot étourdiment éebappé ne renverse point les principes qu'ils .se sont efforcés d'ctablir. Ils ne disent point indiscrètement toutes leurs affaires, mais ils disent librement tou es leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-iête, ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit na vement ce ':u'on pense sur chaque chose; ei sans qu'on songe à personne , chacun v trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voient jamais rien laire à leur maître qui ne soit droit, jus e , équi able , ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des misères de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, et perdre des journées pour venir solliciter le paiement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix ilu temps. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'antrui, chacun en conclut que le sien leur est précieux, et se fait un plus grand ciime

de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir et prévient les abus. On n'a pas peur que, dans la gratification de chaque semaine, la m litresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux, fait qui a été le plus diligent. Un ancien domestique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargnée l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'espère pas profiter de leur di^corJe pour se faire valoir et ob:e:iir de 1 au ce qu'aura refusé l'autre. Ceux qui sont à marier ne craignent pas qu'on nuise à leur établissement pour les garder plus long-temps, et qu'ainsi leur bon service leur fasse tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maison qu'un m dtre et ses dôme tiques sont entre eux dans un vérit.ible état de guerre; que ceux-ci, faisant au premier tout du pis qu'ils peuvent, usent en cela d'une juste représaiile; que les maîtres étant usurpateurs, menteurs et frippons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le prince, ou le peuple, ou les particulieis, et à leur rendre adroitement le mal qu'ils font a force ouverte ; celui qui parleroit ainsi ne serait entendu de personne : on ne s'avise pas même ici de combattre ou prévenir de pareds iscours : il n'appartient qu'à ceux qui les font naitre d être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaise humeur ni mutinerie dans l'obéissance, parce |u'il n'v a ni hauteur ni capr:ce dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne soit raisonnable et utile, et qu'on respecte assez la dignité de l'homme, quoique dans la Btr-

vitude, pour ne l'occuper qu'à des choses qui ne l'avilissent point. Au surplus , rien n'est bas ici que le vice, et tout ce qui est utile et juste est honnête et bienséant.

Si l'on ne souffre aucune intrigue au dehors , personne n'est tenté d'en avoir. Ils savent bien que leur fortune la plus assurée est attachée à celle du maître, et qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra prosoérer la maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, et l'augmentent en rendant leur service agréable ; c'est là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est r;uere à sa place eu cette occasion , car je n'ai jamais vu de police ou l'intérêt iût si saçement dirigé , et où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout se fait par atiacheruent : l'on diroit que ces âmes vénales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse et d union. L'on diroit qu'une partie des lumières du maître et des sentiments de la maitresse ont passé dans chacun de leurs gens, tant od les trouve judicieux, bienfaisants , honnêtes , et supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition; et ils comptent les mots obligeants qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, mylord , mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques et mercenaires. Quant à la manière de vivre des raaitres et au gouvernement des enfants , chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai com-

iucncé ces remarques ; mais en vérité tout cela forme un tableau si ravissant, qu'il ne faut pour aimer à le contempler d autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

XL DE SAINT-PREUI À. MTIORD EDOUARD.

IN on , mylord , je ne m'en dédis point , on ne voit ' rien dins cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne se bornent pas a ix soins qui donnent du profit , elles comprennent encore tout amusement innocent et simple qui nourrit le goût de la retrait'.-, du travail, de ia modération, et conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n engendre que la tristesse et l'ennui , le cliarme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour v jouir ; cette alternative de peine et de jouissance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés et d'encouragement à d'autres n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance et des soins de la plus respectable mère de famille dans l'or.lre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa promenade favorite et qu'elle appelle son Elysée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler

de cet Elysée dont on nie faisoit une espèce de mystère. Enfin hier après diner, l'extrême chaleur rendant le dehors et le dedans de la maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé c«tte après-midi; et, au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfants jusques vers le soir, de venir avec nous respirer clans le verger, elle y consentit, et nous nous y rendîmes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'appercoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à la clef. A p<»ine fus-je au-dedans, que, la porte étant masquée par des aunes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré; et n'appercevant point déporte, je me trouvai là comme tombé îles nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé dune agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés , un gazouillement d'eau courante , et le chant de mille oiseaux, portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage , le plus solitaire de la nature , et il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eiït pénétre dans ce désert. Surpris , saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, et m'écriai dans un enthousiasmé involon-

taire: O Tinian! ô Juan Femandez (i) ! Julie, le bout du monde est à votre porte ! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous , dit-elle avec un sourire ; mais vingt pas de plus les ramènent bien vite à Clarens : voyons si le charme tiendra plus longtemps chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois , et où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches. Vous savez que 1 herbe y étoit assez aride , les arbres assez clair semés , donnant assez peu d'ombre, et qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé. Que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est? car il est bon de vous dire que j'ensuis la .surintendante , et que mon mari m'en laisse l'entière disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce Lieu est charmant, il est vrai, niais agreste et abandonné; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte; l'eau est venue je ne sais comment ; la nature seule a lait tout le reste ; et vous-même n'eussiez jamais su faire aussi bien qu'elle. Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous nia direction, et il n'y a rien là que je n'aie ordonné. Encore un coup , devinez. Premièrement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine et de l'argent on a pu suppléer au temps. Les arbres. . . Quant à cela , dit .M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands , et ceux-là y étoient

(i) Isles désertes de la mer du Sud, célèbres dans le voyage de l'amiral Ansou.

déjà. De plus , Julie a commencé ceci long-temps avant son mariage et presque -l'abord après la mort de sa rat-rf , qu'elle

vint avec son père chercher ici la solitude. Hé bien! dis-ie, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, tes touffes pendantes , ces bosquets si bien ombragés, soient venus e.i sept ou huit tns , et qu~ l'art s'en soit mêlé , j estime que si dans une enceinte aussi vaste vous avez fait tout cela pour deux mille écus , vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle; il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien; à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier , autant de deux ou trois de mes gens , eî quelques unes de M. de TVolmar lui-même , qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon rarçon jardinier. Je ne compreuois rien à cette énigme : mais Julie, qui jusques-là m avoit retenu, me dit en m - laissant aller : Avancez , et vous comprendrez. Adieu, Tinian , a lieu, Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; et si je ne trouvai point de plantes exotiques et de productions des lads, je trouvai celles du pays disposées et réunies de manière à produire un eifet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant , épais , mais court et serré , étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine , et d'antres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs , parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques unes de

jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je reucontrois de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les brancbes, pendre en terre , et prendre racine , par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts je voyois cà et là, sans ordre et sans synimétrie, des broussailles de roses , de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas , de noisetier , de sureau, de seringat, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en fricbe. Je suivois des allées tortueuses et irrégulieres bordées de ces bocages fleuris , et couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liseron , de couleuvrée , de clématite , et d'autres plantes de cette espèce , parmi lesquelles le chèvrefeuille et le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts , et formoient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissoient du soleil , tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode et sec, sur une mousse fine, sans sable , sans herbe , et sans rejetons raboteux. Alors seulement je découvris, non saus surprise, que ces ombrages verds et touffus, qui m'en avoieut tant imposé de loin, n'étoient formes que de ces plantes rampantes et parasites, qui, guidées 1© long des arbres, onvironuoient leur tète du plu&

épais feuillage , et leur pied d'ombre et de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assi-z simple on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'éleudoieut davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions ; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable , et dans le reste des terres on a pris un tel soin des plants et des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois en est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage et même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellents et murs , quoique clair semés e; de mauvaise mine ; ce qui donne encore le plaisir de la recherche et du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées et traversées d'une eau limpide et claire, tantôt circulant parmi l'herbe et les fleurs en filets presque imperceptibles , tantôt en plus grands ruisseaux courant sur un gravier pur et marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner et sortir de la terre , et quelquefois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme et paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie: mais ces eaux que je vois de toutes parts... Elles viennent de là , reprit-el!e en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet-

d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolrnar ne veut pas le détruire , par respect pour mon père qui l'a fait faire: mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger

cette eau dont nous n'approchons guère au jardin ! le jet-d'eau joue pour les étrangers , le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'v ai réuni l'eiu de la fontaine publique , qui se rendoit dans le lac par le grand chemin, qu'elle dégradoit au préjudice des passants et à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte , et j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie en les divisant et réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit et s • m nager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaise couverte d'un pouce de gravier du lac et parsem' e de coquillages formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux, courant par intervalles sous quelques larges tuile* recouvertes de terre et de gazon au niveau du sol , formoient à leur is.-- ue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux et bouillonnaient en retombant. Enfin la terre ainsi rafraîchie et humectée donnoit sans cesse de nouvelles fleurs et entretenoit 1 herbe toujours verdoyante et belle.

Plus je parcourois cet agréable asile, plus je gentois augmenter la sensation délicieuse que j 'avois

éprouvée en y entrant : cependant la curiosité me tenoit ea haleine. .T'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, et j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser. Mais madame de

Wolmar, me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant sous le bras : Tout ce que vous vovez n'est que la nature végétale et inanimée; et , quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée et sensible; c'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez , lui dis-je; j'eutends un ramage bruvani et confus, et j'appercois assez peu d'oiseaux : je comprends que vous avez une volière. Il est vrai, dit-elle ; approchons-en. Je n'osois dire encore ce que je pensois de la volière ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit , et ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses et demi-chauves formoient des espèces de vases d'où sortoient , par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille , dont une partie s'entrelaçoit autour des branches , et l'autre tomboit avec grâce le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la volière , et dernière station de cette êan si précieuse et si bien ménagée.

QUATRIEME PARTIE

Au-delà de ce bassin étoit un terre-plain terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espèce ; les plus petits vers le baut , et toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit ; ce qui rendoit le plan

des têtes presque horizontal , ou montroit qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore , mais 'aits pour devenir fort grands, tels que le hêtre , l'orme , le frêne , l'acacia. C'étoient les bocages de ce coteau qui servoient d'asile à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage ; et c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme sous un grand parasol qu'on les voyoit voltiger , courir, chanter, s'agacer, se battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que, selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage ; mais comme nous fûmes arrivés au bord <iu bassin , j'en vis plusieurs descendre et s'approcher de nous sur une espèce de courte allée qui séparoit en deux le terre-plain et communiquoit du bassin à la volière. Alors M. de Wolmar, faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans sa poche ; et quand il se fut retiré , les oiseaux accoururent et se mirent à manger comme des poules , d'un air si familier que je vis bim qu'ils étoient faits à ce manège. Cela est charmant ! m'écriai-je. Ce mot de volière m'avoit surpris de votre pari; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes et non pas des prisonniers. Qu'appelez-vous des

hôtes ? répondit Julie : c'est nous qui sommes les leurs (i) ; ils sont ici les maîtres, et nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort hient repris-je; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu? le moyen d'y rassembler tant d'babitants volontaires? je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil ; et je n'aurois point cru qu'on y put réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience et le temps , dit M. de Wolmar , ont fait ce miracle. Ce sont des expédients dont les gens riches ne s'avisent guère dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force et l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoisseut : ils ont des oiseaux dans des cages, et d^s am.s à tant par mois. Si jamais des vaiets approcboient Je ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disj aroitre ; et s'ils y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point, mais il est aisé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs-besoins , en ne les effrayant jamais , en leur laissant faire leur couvée en sûreté et ne dénichant point les petits ; car ,'ilors ceux qui s'y trouvent restent , et ceux qui surviennent restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fut séparé du verger; Julie n'a lait que l'y renfermer par une haie vive , ôter celle qui l'en séparoit, l'agrandir, et l'orner de nouveaux plants.

(i) Cette réponse n'est pas exacte, puisque le mo,t d'hôte est corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

QUATRIEME PARTIE. is

"Vous voyez , à droite et à gauche de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d un mélange confus d'herbes, de pailles et de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du bled , du mil , du tournesol, du chenevis, des pesettes (i), généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, et l'on n'en moissonne rien. Outre cela , presque tous les jours , été et hiver, elle ou moi leur apportons à manger; et quand nous y manquons , la l'an-

chon y supplée d'ordinaire. Us ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printemps de petits tas de crin , de paille , de laine , de mou>.se, et d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres et le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (a), L'éternelle tranquillité dont ils jouissent , les porte à poudre eu un heu commode où rien ne leur manque , où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfants , et comment la peuplade se soutient et se multiplie.

Ah ! dit .luiie, vous ne voyez plus rien! chacun p.e songe plus qu'à soi : mais des eponx inséparables , le zèle des soins domestiques, la tendresse paternelle et maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il lalloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle et son cœur au

(i) De la vesce.

(2) Les loirs , les souris , les chouettes , et sur-tout les enfants.

plus doux sentiment de la nature. Madame, reprisje assez tristement, vous êtes épouse et mère; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoîlre. Aussitôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la serrant : Vous avez des amis , et ces amis ont des enfants ; comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangère? Je le regardai , je regardai Julie; tous deux se regardèrent, et iue rendirent un regard si touchant , que , les embrassant l'un après l'autre, je leur dis avec attendrissement : Ils me sont aussi chers qu'à vous, .le ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame , mais depuis ce moment M. de

Wolmar rae paroît un au're homme , et j e vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le père de deux enfants pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asile et ses petits habitants ; mais madame de Wolmar me retint. Personne , me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile , et vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jusqu'ici, llya quatre clefs de ce verger, dont mon père et nous avons chacun une ; Kanchon a la quatrième , comme inspectrice, et pour y mener quelquefois mes enfants ; laveur dont on augmente le p:ix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y eutre jamais qu avec un des quatre; encore, pass * deux mois de printemps où ses travaux sont utiles, n'y entre-t-ii presque pius, et tout le reste se lait eutre nous. Ainsi . lui dis-je , de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves

QUATRIEME PARTIE. n

vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autan! qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolinar jeta une poignée l'orge dans le bassin, et en v regardant j'appercus quelques petits poissons. Ab ! ah! dis je aussitôt, voici pourtant des prisonniers ! Oui , dit-il, ce sont des prisonniers de guerre auxquels on a fait grâce delà vie. Sans doute, ajouta sa femme. H y a quelque temps que Manchon vola dans la cuisine

des perchettes qu'elle apporta ici à mon insu, .le les y laisse, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit que de fàcber une honnête personne. Vous avez raison, répondis-je ; et celui-ci n'est pas trop à plaindre d'être échappé de la poêle à ce prix.

Eh bien! que vous en semble? me dit-elle en nous en retournant. Etes-vous encore au bout du inonde? Non, dis-je, m'en voici "ton t-à-fait dehors, et vous m'avez en effet transport" dans l'Elysée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfants, et songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mern de famille. Je le sais, repris-je, j'en suis très sûr; et les jeux d'enfanls me plaisent plus eu ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je , une chose qu« je ne puis comprendre; c'est qu'un lieu si différent de ce qu il étoit ne peut être d<rvenu ce qu'il est

NOUV, HÉLOISE. 3. II

qu'avec de la culture et du soin : cependant je ne rois nulle part la moindre trace de culture; tout est verdoyant , frais, vigoureux, et la main du jardinier ne se montre point ; rien ne dénient l'idée dune isle déserte qui m'est venue en entrant , et je n'appercois aucun pas d'hommes. Ah! dit ÎVJ. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer, f'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la fripponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, et l'herbe cache bientôt les vestiges v'u travail;

on fait couvrir l'hiver de quelques couches d entrais les lieux maigres et arides ; l'engrais mange la mousse, ranime 1 herbe et les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, et l'été il n'y paroit plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées , c'est mylord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés , continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres cotés régnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aube-épine, de houx, de troène , et d'autres arbrisseaux mélanges qui leur ôtent l'apparence de haies et leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné , rien de nivelé ; j amais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de 1 isle et

QUATRIEME PARTIE

en agrandir 1 étendue apparente sans faire des détours incommodes et trop fréquents l

En considérant tout cela, je trouvois assez bizarre qu.'on prit tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise : n auroit-il pas mieux valu n'en point prendre? Malgré tout ce qu'on vous a dit, nie reooudit Julie, vous jugez du travail par l'effet, et vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre . et qui viennent ensuite d'ellesmêmes. D'ailleurs, la nature semble vouloir dérober aux

veux des hommes ses vrais attraits . auxquels ils sont trop peu sensibles . et qu ils !éi:gurent quand ils sent à leur portée: elle fu'-t les lieux fréquent s ; c est au sommet des montagnes, an 'ond des forets . dans les isles désertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchants. Ceux qui l'aiment et ne peuvent l^ller chercher bi loin sont r-duirs n lui faire violence . à la lorcer en quelque sorte à ^ euir habiter avec eux; et tout cela ne peut se faire sans un peu d illusion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur di>-je , un homme riche de Paris ou de Londres, rnaitre de cet e maison et amenant avec lui un architecte chéiement pavé pour gâter la nature. Avec quel dédain ii entreroit

(1) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, et qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

dans ce lieu simple et mesquin! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles! les beaux alignements qu'il pre? droit! les belles allées qu'il feroit percer ! les belles pattes d'oie , les beaux arbres eu parasol, en éventail! les beaux treillages bien sculptés ! les belles charmilles bien dessinées , bien é'juarries, bien contournées! les beaux boulingrins de fin pazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouzets , en toutes sortes de nions res ! les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera son jardin (i) !... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar , il aura fait un très beau lieu, dans lequel on n'ira guère, et dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne ; un lieu triste, où l'on ne se promènera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener ; au lieu que dans

mes courses champêtres je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans oes terrains si vastes et si richement ornés que la vanité du propriétaire et de l'artiste, qui, toujours empresses détaler, l'un sa richesse et l'autre son talent, préparent à grands

(i) Je suis persuadé que le temps approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne : on n'y souffrira plus ni plantes ni arbrisseaux ; on n'y voudra que de s fleurs de porcelaine , des magots , des treillages , du sable de toutes couleurs , et de beaux vases pleins de rien.

QUATRIEME PARTIE

frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux misères de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres et de ses grandes allées , son petit individu ne s'agrandit point ; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de soixante (1) ; il n'occupe jamais que ses trois pieds d'espace , et se perd comme unciron dans ses immenses possessions.

Il y a un autre goût directement opposé à celu'là, et plus ridicule encore , en ce qu il ne laisse pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins sont faits. J'entends, lui dis-je; c'est celui de ces petits curieux, de ces petits fleuristes qui se pà ment à l'aspect d'une renoncule , et se prosternent devant des tulipes. Là-dessus , je leur racontai, mylord , ce qmi m'éioit arri-vé autre-

fois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d appareil, et où nous vîmes briller si ju>m-

(1) Il devoit bien s'étendre un peu sur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres , pour les élancer dans les nues en leur ôtttnt leurs belles têtes , leurs ombrages , en épuisant leur sève , et 1rs empêchant de profiter. Cette méthode , il est vrai , donne du bois aux jardiniers ; mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature est faite en Frauce autrement que dans tout le reste du monde , tant on y prend soin de la défigurer. Les parcs n'y sont plantés que de longues perches ; ce sont des forêts de mats ou de maïs , et l'on s'y promené au milieu des bois san* trouver d'ombre.

peusemeUt tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier, .le n'oubliai pas la cérémonie du parasol et de la petite baguette dont on m'honora, moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu in'évertuer à mon tour, et hasarder de m'extasier à la vue dune tulipe dom la couleur me parut vive et la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les savants, et comment le professeur du jardin, pas ant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. .le pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à si baguette et à son parasol profanés.

Ce goût , dit M. de Woluiar , quand il dégénère en manie, a quelque chose de petit et de vain qui le rend puérile et ridiculement coûteux. L'autre, au moins , a de la noblesse , de la grandeur , et quelque sorte de vérité ; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un insecte ronge ou détruit peut-

être au moment qu'on le marchande , ou d'une fleur précieuse à midi et flétrie avant que le soleil soit couché? qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, et qui n'est beauté que parcequ'il leur plaît qu elle le soit ? Le temps peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, et avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour, et votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénèrent en étude ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exer-

cice modéré , ou délasser son esprit à la promenade eu s'entretenaut avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, et non pour être si curieusement anatomisées (i). "Voyez leur reine briller de toutes parts dans ce verger: elle parfume 1 air, elle enchante les yeux, et ne coûte presque ni soin ni culture. C est pour cela que les fleuristes la dédaignent: la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de con»vention ; et ne pouvant se tourmenter à la cultiver , ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout , et de n'être jamais contents que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signiiient ces allées si droites, si sablées , qu'on trouve sans cesse ; et ces étoiles , par lesquelles, bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc , comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes? Toiton dans les bois du

s.ible de rivière % ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre et la règle? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose malgré leurs soins

(i) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal ia nature? Ignoroit-il que si son auteur est grand dans Les grandes choses, il est très grand dans les petites ?

pour la défigurer? Enfin n'est-il pas plaisant que, comme s ils étoient déjà las de la promenade en la commeuçant , ils affectent de la faire en li^ue droite pour arriver plus vite au terme? Xe diroit-on pas que, prenant le plus court chemin, ils font un voyage plutôt qu'une promenade , et se hâtent de sortir aussitôt qu'ils sont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre , qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais et simples, et qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison? Il la fera si commode et si agréahle qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée , et pourtant si simple et si naturelle qu'il semhle n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre et la fraîcheur; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la svmétrie ; elle est ennemie de la nature et de la variété ; et toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même : il élaguera le terrain pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement parallèles ; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite, elle aura je ne

sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant. Il ne s'inquiétera point de se percer au loin de belles perspectives : le gont des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas : ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux ; #t l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contents

QUATRIEME PARTIE. i

de ce qui les entoure se donne cette ressource pour les amuser : mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude , et quand il est bien ou il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici, par exemple , on n'a pas de vue hors du lieu, et l'on est très content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que fous les charmes de la nature y sont renfermés, et je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors n'otât beaucoup d'agrément à cette promenade (i). Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple et si agréable n'a pas le goût pur ni lame saine. J'avoue qu il n'y faut pas amener en pompe les étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je , ces gens si riches qui font

(i) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légère , en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à-fait jusqu'au bout , et que l 'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. Onperdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue ; mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'agrandir a l'imagination le lieu où l'on

est; et , dans le milieu d'une étoile assez bornée , on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse , quoique plus solitaire ; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées et nourrit l'esprit. Mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens a sentir ces choses-là. Combien de fois, dans un li^u rustique , le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nostre dans le parc de Saint-James , s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature , et de l'intérêt à son spectacle !

de si beaux jardins ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guère à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes; ainsi ils font très bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste , j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, et faits avec tant d'art que l'art n'y paroissoit point, mais d'une manière si dispendieuse et entretenus à si grands frais, que cette idée m'otoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes , des cascades artificielles , dans des lieux plains et sablonneux où l'on n a que de l'eau de puits ; c'étoieut des heurs et des plantes rares de tous les climats de la Chine et de la Tartarie rassemblées et cultivées en un même sol. O.i n'y vovoit à la vérité ni belles allées ni compartiments réguliers; mais on y voyoit entassées avec profusion de.s merveilles qu'on ne trouve qu'éparses et séparées; la nature s'y présentoit sous mille aspects divers, et le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fa.t ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni lie s. ries, ni de fourneaux , ni de cloches, ni de paillassons. Un lerrain presque uni a reçu des ornements très simples: des herbes communes, des arbrisseaux

communs, quelques filets d'eaux coulant sans apprêt , sans contrainte , ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort , dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce s jour pourroit être encore plus agréable et me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc célèbre de mvlord Cobhara à Staw. C'est un

QUATRIEME PARTIE. i

composé de lieux très beaux et très pittoresques dont les aspects ont été choisis en différents pays, et dont :our paroit naturel excepté L'assemblage , comme flans les jard ns de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître et le créateur de cette superbe solitude v a même fait construire des ruines , des temples, d'anciens édifices; et les temp;j ain.i que les lieux y sont rassemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà précisément de quoi je me plains. Je voudrois que les amusements des hommes eussent toujours un air facile qui ne fit point songer à leur ioiblesse , et qu'en admirant ces merveilles ou n'eût point l'imagination fatiguée des sommes et des travaux qu'elles ont contés. Le sort ne nous donne-t il pas assez de peines sans en mettre jusques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Elvsée , ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroi* tra grave; c'est d'être un amusement .superflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade , avant de l'autre côté 'Je la maison des bosquets si charmants et si négligés? 11 est vrai , dit-elle un p< u embarrassée; mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question

avant que de la faire, interrompit M. de Wolniar , elle seioit plus qu'indiscrète, .lamais ma femme depuis son mariage n"a mis les pieds dans les bosquets dont tous parles. •l'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'iguorez pas , apprenez à respecter les lieux où vous êtes ; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande, que la petite famille, menée par Kanchon , eutra comme nous sortions. Ces trois aimables enfants se jetèrent au cou de monsieur et de madame de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie et moi dans l'Elysée en faisant quelques pas avec eux, puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant, elle me dit qu'après être devenue mère, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zèle pour l'embellir. J'ai pensé, me dit- elle, à l'amusement de mes enfants et à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher et labourer la terre : j'en veux faire un jour mes petits jardiuiers, ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, et pas assez pour le fatiguer; d'ailleurs ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge, et se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfants occupes à me rendre les petits soins que je prends avec tant de plaisir pour eux, et la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mère se promener avec délices sous des ombrages cultives de leurs mains. En vérité,mon ami, me dit-elle d'une voix émue , des jours ainsi pas-

sés tiennent du bonheur de l'autre vie; et ce n'est pas sans raison qu'en y pensant j'ai donu« d'avance à ce lieu le nom d'Elysée. Mylord, celle

QUATRIEME PARTIE. i

incomparable femme est mère comme elle est épouse /comme elle est amie, comme elle est bile ; it , pour l'éternel supplice de mon cœur, c est encore ainsi qu'elle fut amante.

Enthousiasmé d'un séjour si charmant, je les priai le soir de trouver bon que durant mon séjour chez, eux la Fanchon me confiât sa clef et le soin de nourrir les oiseaux. Aussitôt Julie envova le sac au grain dans ma chambre et me donna sa propre clef. Je ne sais pourquoi je la reçus avec une sorte* de peine : il me sembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me suis levé de bonne heure, et avec l'empressement d'un enfant je suis allé m'enfermer dans l'isle déserte. Que d'agréables pensées j'espérois porter dans ce lieu solitaire où le doux aspect de la seule nature devoit chasser de mon souvenir tout cet ordre social et factice qui m'a rendu si malheureux ! Tout ce qui va m'environner est l'ouvrage de celle qui me fut si chère. Je la contemplerai tout autour de moi ; je ne verrai rien que sa main n'ait touché; je baiserai des fleurs que ses pieds auront foulées ; je respirerai avec la rosée un air qu'elle a respiré; son goût dans ses amusemeuts me rendra présents tous ses charmes, et je la trouverai par-tout comme elle est au fond de mon cœur.

tn entrant dans l'Elysée avec ces dispositions, je me suis subitement rappelé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à -peu -près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé

sur-le-champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plai ir ; -celte image s'est confondue dans mon espri! avec les traits de madame de "VYolmar ; et , pour la première fois depuis mon retour, j'ai vu Julie en son absence , non telle qu elle fut pour moi et que j'aime encore à me la représenter, mais teLe qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. Mvlord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste et si vertueuse , au milieu de ce même cortège qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfants, honorable et précieux gage de l'union conjugale et de la tendre amitié, lui faire et recevoir d'elle mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digue de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant et judicieux percer au fond de mon cœur et m'en faire rougir encore; je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités et des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard , vivante preuve du iriomphe des vertus et de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah ! quel sentiment coupable eut pénétré jusqu'à elle à travers celte inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé lesyils transports d'une passion criminelle et mal éteinte! et que je me serois méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissar;t tableau d'innocence et d'honnêteté! Je repas-

sois dans ma mémoire les discours qu'elle m avoit tenus en sortant ; puis remontant avec elle dans un ave-

QUATRIEME PARTIE. i

nir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre niere essuyer la sueur du Iront de ses enfants, baiser leurs joues enflammées, et livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux semiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elysée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination , et ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérii ur de celle qui l'avoit trouvé ; je pensois qu'avec une con^ science agitée on n'auroit jamais choisi ce nom-là. Te me disois , La paix règne au fond de son cœur comme dans 1 asile qu'elle a nommé.

.le m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu, .l'ai passé dans l'Elysée deux heures auxquelles je ne préfère aucun temps de ma vie. Eu voyant avec quel charme et quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchants n'ont jamais connu; c'est celai de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourments. Peut-être tirerait-on des mêmes principes la clef des faux jugements des homms sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu ; car la jouissance df

la vertu est tout intérieure , et ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux

d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno Si leggesse in fronte scritto , Quanti mai, che invidia fanno , Ci farebbero pietà (i) (2).

Comme il se faisoit tard sans que j'y songeasse, M. de Wolmar est venu me joiadre et m 'avertir que Julie et le the m'atrendoient. C'est vous, leur ai-je dit en mexcusant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus si charmé de ma soirée d'hier que j'en suis retourné jouir ce malin : heureusement il n'y a point de mal ; et puisque vous m'avez attendu ma matinée n'est pas perdue.

C'est Tort bien dit, a répondu madame de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre jusqu'à midi que de perdre le plaisir de déjeuner ensemble. Les étrangers ne sont jamais admis le matin dans ma

(1) Oh ! si les tourments secrets qui rongent les cœurs se Lisoient sur les visages , combien de gens qui font euvie feroient pitié !

(2) H auroit pu ajouter la suite , qui est très belle , et qui ne convient pas moins au sujet.

Si vedria cbe i lor nemici Anno in seno , e si riduce Nel parère a noi felici Ogni lor félicita.

On verroit que l'ennemi qui les dévore est caché dans leur propre sein, et que tout leur prétendu bonheur se réduit à paroître heureux.

chambre et déjeunent dans la leur. Le déjeuner est le repas des amis; les vale's en sont exclus, les importuns ne s'y montrent point ; on y dit tout ce qu'on pense , on y révèle tous ses secrets , on n'y contraint aucun de ses sentiments ; on peut s'y livrer sans imprudence aux. douceurs de la confiance et de la familiarité. C'est presque le seul moment où il soit permis d'être ce qu'on est ; que ne dure-t-il toute la journée! Ah Julie! ai-je été prêt à dire , voili un vœu bien intéressé ! mais je me suis tù. La première chose que j'ai retrancbée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins qne ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose sinon le taxer de vanité? "Vous savez, mylord , si c'est à madame de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en silence. La voir, l'entendre, ohverser sa conduite, n'est-ce pas assez la louer?

XII. DE MADAME DE WOLMAR À MADAME D'ORBE

JL l est écrit > chère amie, que tu dois être dans tous 1rs temps ma sauve-garde contre moi-même, et qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des pièges de mon cœur tu me garantiras encore de ceux de ma raison. Après tant d'épreuves cruelles , j'apprends à me délier des erreurs comme des passions dont elles sont si souvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dan*

les temps passés j 'a vois moins compté sur mes lumières, j'aurois eu moins à rougir de mes sentiments.

Que ce préambule ne t'alarme pas. Je serois indigne de ton amitié si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, et j'ose l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute -moi donc paisiblement, ma cousine, et crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule bonnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux , tu sais qu il ne m'a jamais parlé ni de sa famille ni de sa personne, et que, l'avant reçu d'un père aussi jaloux du bonbeur de sa bile que de l'honneur de si maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfants , et tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'igDorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu; et je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer , l'estimer, l'honorer autant qu'il étoit possible.

Ce matin, en déjeunant, il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis, sous prétexte de ne pas courir, disoit-il , la campagne en robe de cbambre , il nous a menés dans les bosquets , et précisément , ma chère , dans ce même

bosquet où commencèrent tons les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal , je me suis senti ua affreux batterjent de cœur; et j'aurois refusé d'entrer si la honte ne m'eût retenue, et si le souvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Elysée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne sais si le philosophe étoit plus tranquille ; mais quelque temps après, ayant par hasard tourné les yeux sur lui , je l'ai trouvé pâle, changé, et je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bosquet j'ai vu mon mari me jeter un coup-d œil et sourire. Il s'est assis entre nous; et après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main : Mes enfants , nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains, et que nous pouvons être unis tons trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun et ma consolation dans les eunuis d'une vieillesse qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me coanoissez : il est juste de rendre les choses égales; et q loique je n'aie rien de fort intéressant à vous apprendre, puisque vous n'avez, plus de secret pour moi je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mystère de sa naissance , qui jusqu'ici n'avoit été connue que de mon père. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang froid et la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme : mais ce secret n'est rien pour lui , et il v pense trop peu pour se faire un jirand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit , sur

les événements de ma vie: ce qui peut vous importer est moins de connoitre mes aventures que mon caractère. Elles sont simple comme lui ; et sachant bien ce que je suis , vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement lame tranquille et le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en disant qu'ils ne sentent rien, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai £uide de l'homme. Peu sensible au plaisir et à la douleur , j e n'éprouve même que très foiblement ce sentiment d'intérêt et d'humanité qui nous approprie les af eciions d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien , la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir souffrir les méchants. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre ; et le concours bien combiné du jeu de la fortune et des actions des hommes me plaît exactement comme une belle symétrie dans un tableau, ou com.ue une pièce bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque passion dominante, c'est celle de l'observation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid et sans intérêt, et qu'une longue expérience m'a donné d« la sagacité, je ne me trompe guère daps mes jugements; aussi c'est là toute la récompense de l'amour-propre dans mes étodes continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à vo.r jouer les autres : la société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je ponvois changer la nature de mon être et devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi

mou indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux ; sans me soucier d'en être vu j'ai besoin de les voir, et sans m'être chers ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans et les valets ; deux ordres d'hommes moins différents en effet (ju'en apparence, et si peu dignes d'être étudiés, si iaciles à connoitre, que je m ennuyai d'eux an premier regard. En quitfant la cour, où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au pt-ril qui m'v menaçoit et dont je n'aurois point échappé. Te changeai de nom ; et voulant connoitre les militaires, j "ai lai chercher du service chez un prince étranger; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre père que le désespoir d avoir tué son ami forcoit à s'exposer témera. renient et contre son devoir. Le cœur sensible et reconnoissant de ce brave oflirier commerça dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'etuit impossible de refuser la mienne ; et nous ne cessâmes d entretenir depuis ce temps-là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas , comme je l'avois cru , le seul mobile des actions humaines, et que parmi les foules de préjugés qui combattent la \ertu il en est aussi <jui la favorisent. Je conçus que le caractère général de l'homme est un amour-propre indiffèrent par Lai-même, bon ou mauvais par les accidents qui le modifient, et <\uï dépendent des coutumes , des lois , des rangs, de la fortune , et de

toute notre police humaine, .le me livrai donc à mon penchant ; et , méprisant la vaine opinion des conditions, me jetai successi-

vement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous et à connoître les uns par les autres. Je sentis , comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre , dit-il à Saint-Preux, qu'où ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes ; et je me lis acteur pour être spectateur. Il est toujours aise de descendre : j'essayai d'une multitude de conditions dont ïamtis homme de la mienne ne s étoit avisé. Je devins même paysan; et quaud Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne ma point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes , dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'etois point attendu ; ce tut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, eî de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même; et, par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'appercus que j'etois seul. La solitude qui m ennuya toujours me devenoit affreuse , et je ne pouvoi; plus esp rer de l'éviter long-temps. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement ; l'image Je la caducité sans consolation m affligeoit avant le temps, et pour la première fois de ma vie je connus l'inquiétude et la tristesse. Je parlai de ma peine au baron d'.biange.

Il ne faut point, inr dit-il, vieillir garçon. Moimême, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux et père, et je vais me retirer dans le ssin de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d en faire la vôtre et de me rendre le fiis que j'ai perdu. J ai une fi Lie unique à marier: elle n'est pas sans mérite; elle a le cœur sensible, et l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté ni un proiige desprit; mais venez la voir, et crovezques. vous ne sen'ez rien pour elle vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, et je trouvai que votre père m'a voit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larm s de joie en 1 embrassant, me donnèrent la première ou plutôt la seule émotion que j'aie éprouvée de ma vie. Si cette impression fut légère, e.le etoit unique; et les sentiments n'ont besoin de force pour agir qu'en proportiou de ceux qui leur résistent. Trois ans d'absence ne cbangerent point 1 état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour ; et c'est ici qu il faut nue je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Ju^e, ma chère, avec quelle étrange surprise j'apnris alors que tous mes secrets lui avoient été révélés avant mon mariage, et qu'il m'a voit épousée sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusible , a continué M. de "VVolmar. J'oifensois la délicatesse; je pèchois contre la prudence ; j exposois votre honneur et le mien; je devois craindre de nous précipiter tous

deux dans des malheurs sans ressource : mais je vous aimois , et n'aimois que vous ; tout le reste métoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible quand elle est sans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caractères froids et tranquilles : tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussitôt vaincus qu'attaqués; et la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule , n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une lois, et j'ai succombé : si l'ivresse de quelque autre passion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux pas. Il n'y a que des âmes de feu qui sachent combattre et vaincre ; tous les grands efforts, toutes les actions sublimes, sont leur ouvrage : la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre , et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule et tient tout en équilibre. Voilà comment se forme le vrai sage , qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions , mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes , comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute: si c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement ; mais , Julie , je vous connoissois , et n en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir , et que si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'inuo-

ce née et la paix étoient nécessaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, et qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui put en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat , et que ce seroit en seutant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l amour: je comptai donc pour rien une disproportion d'âge qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment dont celui qui eu étoit l'objet ne pouvoit jouir, et impossible à obienir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à-moitié écoulée qu'un seul goût s' étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable, et je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valut; je pensai que ce qu« vous ne feriez pas nulle autre au inonde ne pourroit le faire ; j'osai croire à la vertu, et vous épousai. Le mystère que \ons me faisiez ne me surprit pointj'en savois les raisons , et je vis dans Votre sage conduite celle de sa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réserve, et ne voulus point vous oter l'honneur de me faire un jour, de vous-même un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos lèvres. Je ne me suis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'etois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse , je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premières conditions sont remplies : mou

enfant., j'espère que la troisième ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou en m' écriant: Mon cher mari ! 6 le meilleur et le plus aimé des hommes ! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vôtre , et d'être mieux mérité... Vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'inter-t rompant; vous mérite* de l'être; mais il est temps de jouir en paix d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi , tout étoit fait du moment que vous me la promites; j'ai voulu de plus qu'elle vous fût facile et douce , et c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi mieux que vous ne pensez peutêtre. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, et de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La wriiable prudence consiste à l'es bien connoître et à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit sa foiblesse en s'y livrant ; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoît d'autres lo'.s que celles du devoir et de l'honneur, et à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute

qui reste à reprocher. Loin de prendra encore contre vous-même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de reveiller quelquefois les sentiments qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir su choisir nn honnête homme dans un âge où il est si facile de s'y tromper, et d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furentelles connues, que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés : il n'agit que sur les belles âmes ; il les -perd quelquefois , mais c est par un attrait qui ne 5 duit qu'elles, .le jugeai que le même gont qui avoit formé votre union la relâcheroit s;tot qu'elle deviendroit crimmel'e, et que le vite pouvoit entrer dans des coeurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne ialloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il falloit plutôt le régler que 1 anéantir , et qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne lont qu irriter les grandes passions, et que si les violents efforts exercent l'aine, ils lui coûtent des tourments dont la durée est capable de l'abattre, .l'employai la douceur de. Julie pour tempérpr sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il ■i Saint-Preux; j'en ôtai ce qui pouvoit y rester de

trop ; et je crois vous avoir conservé de son propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laissé si je l'eusse abandonné à lui-même.

Mes succès m'encouragèrent, et je voulus tenter votre guerison comme j'avois obtenu la sienne : car je vous estimois ; et, malgré les préjugés du vice , j'ai toujours reconnu qu'il n'v a voit rien de bien qu'on n'obtint des belles âmes avec de la confiance et de la franchise. Je vous ai vu , vous ne m'avez point trompé , vous ne me tromperez poinl ; et quoique vous ne soyez pas encore ce que vous devez être , je vous vois mieux que vous ne pensez, et suis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre , et choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs; et le mari de Julie ne doit point se conduire comme un autre homme. Mes enfants, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu il partoit d'un homme tranquille , soyez ce que vous êtes, et nous serons tous contents. Le danger n est que dans l'opinion : n'ayez pas peur devons, et vous n'aurez rien à craindre; ne songez qu'au présent, et je vous réponds de 1 avenir. Je ne puis vous eu dire aujourd'hui davantage ; mais si mes projets s'accomplissent , et que mon espoir ne m'abuse pas , nos destinées seront mieux remplies, et vous serez tous deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

En se levant il nous embrassa , et voulut que nous nous embrassassions aussi, dans ce lieu... dans ce lieu même où jadis... Claire, ô bonne Claire, com-

bien ta m'as toujours aimée ! Je n'en fis aucune difficulté: hélas! que j'aurois eu tort d'ea faire! ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable: je m'en félicitai tristement, et je connus que mon cœur étoit plus changé que jusqueslà je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du lo^is , mon mari m'arrêta par la main, et, me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant , Julie, ne craignez plus cet asile, il vient d'être profané. Ta ne veux pas me croire, cousine, mais je te |ure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs : que le ciel le lui laisse toujours! Avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner: patieuee, mon ange, nous y voici; mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournaut, mon mari, qui depuis long -temps est attendu à Etange,. m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre , qu'il te verroit en passant , et qu'il v resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé , j'ai représente qu'il ue me paroisseit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmarà quitter uu hôte qu'il avoit lui-même appelé dans sa maison. Youlez-vous, a-t-il répliqué, que je lui fasse mes honueurs pour l'avertir qu il n'est pas chez lui? Je suis pour l'hospitalité des "Valnisans. J'espère qu'il trouve ici leur franchise et qu'4 noua laisse leur liberté. Vovant qu'il ne vouloit pas ra'en-

tendre, j'ai pris un autre tour et tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Tous trouverez , lui ai-je dit, un séjour qui a ses heautés , et même de celles que vous aimez ; vous visiterez le patrimoine de mes pères et le mien : l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous suit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de mylord Edouard , qui... mais heureusement j'ai eu le temps de me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que j'avois raison et qu il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui sembloit vouloir me pousser à bout , a répliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaisoit à lui-même. Lequel aimez- vous mieux, venir ou rester? Rester, a-l-il dit sans balancer. Hé bien! restez, a repris mon mari en lui serrant la main. Homme honnête et vrai , je suis très cortfent de ce mot-là. Il n'y avoit pas moyen daltcrquer beaucoup là - dessns devant le tiers qui nous écontoit. J'ai gardé le silence, et n'ai pu cacher si bien mon chagrin que mon mari ne i'en soit appereu. Quoi donc ! a-t-il repris d'un air inecontent dans un moment où Saint -Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même? et madame de Wolmar se contenteroit - elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions ? Pour moi , je suis plus difficile ; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur et non pas au hasard ; et il ne me suffit pas qu'elle savde sa foi , je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans .son cabinet , où j'ai

failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir , avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir va brûler autrefois par Babi dans la cbambre de ma mère. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant , les fondemenrs de ma sécurité : s'iLs me trorupoient , ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme et mon. honneur en dépôt à celle qui, fille et séduite , preféroit un acte de bienfaisance à un rendez -vous unique et sûr : je confie Julie épouse et mère à celui qui , maître de contenter ses désirs , sut respecter Julie amante et fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise , et je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'aprèsmidi pour prendre en particulier mon mari, et, sans entrer dans des raisonnements qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin , je me suis bornée à lui demander deux jours de délai : ils m'ont été accordés sur le champ. .Te les emploie à t envoyer cet exprès et à attendre ta réponse pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, et celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légère grâce. Mais, ma cbere, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne; et je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m en permet.

Je sais bien encore nue je n'ai qu'à dire un mot à Saint-Preux, et qu'il n hésitera pas à l'accompagner ; mais mon mari premira-t-il ainsi le change? et puis-je faire cette démarche sans conserver sur Saint-Preux, un air d'autorité qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Te crains d'ailleurs qu'il n infère de cette précaution que je la sens nécessaire; et ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec uu danger .réel; mais ce danger existe- t-il en effet ? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame, plus j'v trouve de r-uoi me rassurer. Mon cœur est pur. ma conscience est tranquille , je ne sens ni trouble ni crainte ; et, dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me .«semblent plus rares depuis son retour, et, quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sai9 par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui : en un mot je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence , et que , quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentiments qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

QUATRIEME PARTIE. i

Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure quand la raison doit m alarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? Comment me fier à des sentiments rjui m'ont taut de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tenta'.ion? Et braver des périls où l'on a succombé n'est-ce pas vouloir succomber encore?

Pesé toutes ces considérations , nia cousine; tu verras que quand elles seroient v.iines par ellesmêmes . elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de 1 incertitude ou elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement et me rendent timide a me déterminer sur toutes choses. Quoi que tu penses de toi-même , ton aine est calme et tranquille, j eu suis sûre, les objets s'y peignent tels qu'ils sont; mais la mienne, toujours émue comme une onde agitée , les confond et les déii ure. Je n'ose plus me lier à rien de ce que je vois ni île ce que je sens; et, malgré de si lougs repentirs, j\ prouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute 6a vie.

XIII. RÉPONSE DE MADAME d'oRBI À MADAME DE 1ÏOLMAR

JL auvre cousine, que (Je tourments tu te donnes sans cesse avec tant de sujet de vivre en paix ! Tout ton mal vient de toi, ô Israël! Si tu suivois tes propres règles, que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voix intérieure, et que ton cœur fît ta ire ta raison, tu te livrerons sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, et tu ne t efforcerois point, contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma .lulie^ plus sûre de toi que tu ne feins de 1 être, tu veux t'hurailier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de nouvelles , et tes scrupules sont bieu moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les temps! y penses-tu? compare aus^i les conditions, et souviens-toi que je te reproehois alors la confiance comme je te reproche aujourd hui ta frayeur.

Tu t'abuses , ma chère enfant : on ne se donne point ainsi le change a soi-même ; si l'on peut s'é-. tourdir sur son état en n'y pensant point, on le voi; tel qu il est sitôt qu'on veut s'en occuper, et Ion ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion, t'ont donné du penchant à l'humilité. Dcfie-toi de cette dangereuse vertu qui

QUATRIEME PARTIE. i

ue fait qu'auinier l'amour-;;! typre en le concentrant , et crois que la noble franchise d'une aine droite est préférable à l'orgueil des humbles. S il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire, de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent lame, et n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en alarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute il faut se tenir debout , et que s'incliner du coté opposé à celui où l'on est tombé c est Le moyen de tomber encore? Cousine, tu fus amante comme Héloise ; le voilà dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce -oit avec plus de succès! En véritési je connoissois moins ta timidité naturelle, t*s erreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour-; et si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi tu me ferois trembler pour moi-même.

Pense-s-y mieux, mon aimable amie: toi dont la morale est aussi facile et douce qu'elle est honnête el pure, ne mets-tu point une àpreté trop rude , et qui sort de ton caractère, dans tes maximes sur la séparation des sexes:' .le conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même manière : ruais regarde si cette importante règle n'anroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique; s'il faut l'appliquer indifféremment et sans exception aux femmes et aux iiiles, à la société générale et aux entretiens particuliers, aux affaires et aux amusements, et si la décence et l'honnêteté <:ui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempéi er. Tu veux qu'eu un pays de bonnes mœurs , ou l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y dit

des assemblées ou les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoitre, et s'assortir, mais tu leuf interdis avec grande raison toute entrevue particulière. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes et les meîès de famille, qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison , et qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maitresse uu logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfants pour aller régler des comptes avec un banquier; mais, s'il survient un honnête homme qui v-eune voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire , refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence et de lui faire les honneurs de ta maison , de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe , et toutes les règles s'expliqueront. Pourquoi pensons-nous que les femmes doivent vivre retirées et séparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre sexe de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse , et seulemenl pour éviter le danger des tentations? Non, ma cbere , ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille sans cesse environnée d objets qui nourrissent en elle des sentiments d honneur , et livrée aux plus respectables devoirs de ia nature. Ce qui nous sépare des hommes c'est la nature elle-même, qui nous présent des occupaîions différentes; c'est cette douce et timide modesti ■ qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne ; c'est cette

réserve attentive et piquante qui , nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes et les désirs et le respect, sert pour ainsi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la règle; voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris, parcequ'à l'aide de cette sage et discrète réserve , sans caprice et sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, et les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, et que, n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienséance qui l'établit peut quelquefois en. dispenser.

La circonspection que tu fondes sur tes fautes passe-s est injurieuse à ton état présent: je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, et j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le rempart qui défend ta personne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuse? Comment se peut-il que ma cousine, ma sœur, mon amie, ma Julie, contonde les foiblesses d'une fille trop sensible avec les inlidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi , tu n y verras rien qui ne doive élever et soutenir toname. Ton mari , qui eu présume tant , et dont tu as l'estime à justilier; tes enfants , que tu veux former au bien , et qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mère; ton vénérable père, qai t'est si cher, qui jouit de ton bonheur v et s'illustre de sa fille plus même que de

ses aieux ; ton amie , dont le sort dépend dn tien . et à qui tu dois compte d'un retour aaquel elle a contribué ; sa iille , à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inspirer; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta personne , et qui te respecte encore plus que tu ne le redoutes ; toimême enfin , qui trouves dans ta sagesse le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, et qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines ; combien de motifs capables d'animer ton courage te font bonté de t'oser délier de toi 1 Mais, pour rrpoudre de ma Julie, qu'ai-je besoin de considérer ce qu'elle est? Il me suffit de savoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ab ! si jamais ton cœur eût été capable d'infidélité , je te permcttrois delà craindre toujours; mais, dans l'instant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement , conçois l'horreur quelle t eût faite présente, par celle qu'elle t inspira dès qu'y penser eût été la commettre.

Je me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foiblesse d'une j eune amante est un crime irrémissible, quoique l'adullere d'une femme y porte le doux nom de galanterie , et où l'on se dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant iille. Je >-ais quelles maximes régnent là-dessus dans le grand monde, où la vertu n'est rien, où tout n'est que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en est ridicule contre 1 usage qni les autorise. Mais toi, Julie, 6 toi qui, brûlant

d'une flamme pure et fidèle , n'étois coupable qu'aux •veux des hommes , et n'avois rien à te reprocher entre le ciel et toi, toi qui te faisois respecterai! milieu de tes fautes, toi qui , livrée à d'impuissants regrets , nous forcois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus, toi qni t'indignois de supporter ton propre mépris quand tout sembloit te rendre excusable; oses-tu redouter le crime après avoir pavé si cher ta foiblesse? oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les temps qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chère; loin que tes anciens égarements doivent t'alarmer, ils doivent animer ton courage ; un repentir si cuisant ne mené point au remords ; et quiconque est si sensible à la honte ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi ; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de crainte. Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel , où , même après ta défaite, l'honneur, le devoir, n'ont cessé de résister, et ont fini par vaincre. Ah! Julie, eroirai-je qu'après lant de tourments et de peines , douze ans de pleurs et six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours ? En deux mots , sois sincère avec toi-même : si le péril existe, sauve ta personne et rougis de ton cœur ; s'il n'existe pas , c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu, que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignorestu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approchèrent jamais d'une ame honnête , qu'il est

même honteux de les vaincre , et que se précautionner contre elles ejp moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétends pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes ; et cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais su -voir que ton cœur, et t'ai toujours adorée, mais à ton mari, qui te voit telle que tu es , et te juge exactement selon ton mérite. Prompte comme tons les gens sensibles à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres; mais, depuis l'arrivée de notre voyageur , je vois parce qu'il m'écrit qu'il lit très bien dans les vôtres , et que pas un des mouvements qui s'y passent n'échappe à ses observations : je les trouve si- fines et si justes , que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mou premier sentiment ; et je croirois volontiers que les borames froids , qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des passions d'autrui que les gens turbulents et vifs , ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des aulres , et ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoi qu'il en soit , M. de Wolmar te connoît bien; il t'estime, il t'aime, et son sort est lié au tien : que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entière direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser ? Peut-être sentant approcbcr la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes ja-

louses qu'une jeune femme inspire ordinairement à un vieux mari; peut-êtr» le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familièrement âvee ton ami sans alarmer ni ton époux ni toi-même; pent-êire veut-il seulement te donner un témoignage de confiance et d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentiments comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids ; et pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence et à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse et à ses lumières.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, et prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe , prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été jadis si nécessaires; impose - toi la même réserve que si avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur et t!u sien : évite les conversations trop affectueuses , les tendres souvenirs du passé , interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête; entoure-toi sans cesse de teo enfants ; reste peu seule avec lui dans la chambre, dans l'Elysée, dans le bosquet , malgré la profanation. Sur-tout prends ces mesures d'une manière si naturelle qu'elles semblent un effet du ha sard, et qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau j tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau . tes entants que tu n'y veux pas exposer : pren temps de cette absence pour te donner cet amusement en laissant tes enfants sous la garde de la

Fanehon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchements de l'amitié , et de jouir paisiblement d'un long tête-à-ttte sous la protection des bateliers, qui voient sans entendre, et dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroi't rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre ; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidèle pour lui être montré à son retour, et de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes ; mais une ame franche et incapable de mauvaise foi a contre le vice bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté ; et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste , puisque ton mari doit me voir e*n passant , il me dira, j'espère, les véritables raisons de son voyage ; et si je ne les trouve pas solides , ou je le détournerai de l'achever, ou , quoi qu il arrive , je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire ; c'est sur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà, je pense, plus qu'il n'en faut pour te rassurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie,]e te conuois trop bien pour ne pas répondre de loi autant et plus que de moi-même. Tu seras toujours ce que tu dois et que tu veux être. Quand tu le livrerois à la seule honnêteté de ton ame, tu ne risquerois rien encore ; car je n'ai point de ioi

aux défaites imprévues: on a beau couvrir du vain ' nom de faiblesses «les fautes toujours volontaires, jamais femme ne succombe qu'elle n'ait "voulu succomber ; et si je pensois qu'un pareil sort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les sentiments qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop sensible à t'en garantir pour l'abandonner à toi seule.

Ce que M. de "VYolmar t'a déclaré des connoissances qu'il avoit avant ion mariage me surprend peu; tu sais que je m'en suis toujours douté; et je te dirai de plus que mes soupçons ne se sont pas bornés aux indiscrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit et vrai comme ton père, et qui avoit tout au moins des soupçons luifflt'iue, pût se résoudre à tromper son gendre et son ami; que s'il t'engageo^t si fortement au secret, c est que la manière de le révéler devenoit fort différente de sa part ou de la tienne , et qu'il vouloit sans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar que celui qu'il sàvoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvover ton exprès ; nous causerons de tout cela plus à loisir dans un mois d'ici.

Adieu , petite cousine , c'est assez prêcher la prêcheuse : reprends ion ancien métier., et pour cause. Je me sens tout inquiète de n être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant <e les Unir , et ne sais guère ce que je fais. Ah ! Chaillot, Chaillot !... si j'étois moins folle !.., mais j'espère de l'être toujours.

P . S. A propos , j'oubliois de faire compliment à ton altesse. Dis-moi, je t'en prie, monseigneur ton mari est-il Atteman , Knès , on Boyard? Pour moi, je croirai jurer s'il faut t'appeler madame la Boyarde (i). O pauvre enfant ! toi qui as tant gémi d'être née demoiselle , te voilà bien chanceuse d'être la femme d'un prince ! Entre nous cependant, pour une dame de si grande qualité , je te trouve des frayeurs un peu roturières. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, et qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son père?

XIV. DE M. DE WOLMAR 1 MA.DJLME DORBE

Je pars pour Etange , petite cousine: je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence , et j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant , pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance afin que vous avez le temps d'y réfléchir avant que de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme avant que sa présence

(i) Madame d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms sont en effet des titres distingués, mais qu'un boyard n'est qu'un simple gentilhomme.

eût confirmé la tonne opinion qne j'en avois conçue. Je crois déjà ra'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation ûe mes enfants. Je n'ignore pas que ces soins importants sont le principal de^ voir d'un père : mais quand il sera temps de les prendre je serai trop âgé pour les remplir ; et tranquille et contemplatif par tempérament , j'eus tou»jours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs, par la raison qui vous est connue (i), Julie né me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme par mille autres raisons votre sexe n'est pas propre à ces mi'mes soins, leur mère s occupera tout enliere à bien élever son Hrnriette : je vous destine pour votre part le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi et que vous avez approuvé; la mienne sera de A'oir trois honnêtes gens con-r courir au bonheur de la maison , et de .«on ter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme axuroit une extrême répugnance à confier ses enianîs à des mains mercenaires , et je n'ai pu blâmer ses scrupules. Le respectable état Je précepteur exige tant de talents qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'v a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumières d'un

(x) Cette raison n'est pas connue encore du lecteur; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

maître; il n'y a qu'un, ami très tendre à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un père ; et le géme n'est guère à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables ; et, si j'ai bien connu son ame , je n'imagine pas pour lui de plus grande félicite que de faire dans ces enfants chéris celle de leur mère. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour mylord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher et auquel il a de si grandes obligations , à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire ; et comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite cousine, la clef de toute ma conduite, qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication , et qui , j'espère , aura désormais l'approbation de Julie et la votre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sons la seule garde de sa vertu , je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être: et comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

Je vous ai vue quelquefois sourire à mes observations sur l'amour : mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que

ni vous ni iemme au monde , avec toute la subtilité qu'on piête à votre sexe, n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, et que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer sur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes .gens sont plus amoureux que jamais, ce n'est pas sans doute une merveille à vous apprendre. De vous assurer au contraire qu'ils sont parfaitement guéris ; vous savez ce que peuvent la raison., la' vertu; ce n'est pas là non plus leur plus grand miracle. Mais que ces deux opposés soient \rais en même temps ; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, et qu'il ne règne plus entre eux qu'un honnête attachement ; qu'ils soient toujours amants et ne soient plus qu'amis; c'est, je pense, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, et ce qui est pourtant selon l'exacte vérité.

Telle est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous ayez dû remarquer en eux , soit dans leurs discours, soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au sujet du portrait a servi plus que tout le reste à m'en éclaircir le mvstere ; et je vois qu'ils sont toujours de bonne foi, même en se démentant sans cesse. Quand je dis eux, c'est sur-tout le jeune homme que j'entends ; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture : un voile de sagesse et d'honnêteté fait tant d * replis autour de son cœur, qu'il n'est plus possible à l'uni humain d'v pénétrer, pas même au sien propre. La seule chose qui me fait soupçonner qu'il

lui reste quelque défiance à vaincre, est qu'elle ne cesse de chercher en elle-même ce qu'elle feroit si elle étoit tout-à-fait guérie, et le fait avec tant d'exactitude, que si elle étoit réellement guérie elle ne le feroit pas si bien.

Pour votre ami , qui bien que vertueux s'effraie moins des sentiments qui lui restent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans sa première jeunesse ; mais je les vois sans avoir droit de m'en offenser. Ce n'est pas de Julie de Wolmar qu'il est amoureux, c'est de Jnlie d Etange : il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de celle qu'il a aimée. La femme d'un antre n'est point sa maîtresse; la mère de deux enfants n'est plus son ancienne écoliere. Il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir. Il l'aime dans le temps passé ; voilà le vrai mot de l'énigme : ôtez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'est pas une vaine subtilité , petite cousine ; ces: une observation très solide, qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je pense même qu'elle ne seroi: pas difficile à expliquer en cette occasion par vos propres idées. Le te'nips où vous séparâtes ces deux amants fut celui où leur passion étoit à son plus haut point de véhémeuce. Peutêtre s'ils fussent restés plus long-temps ensemble se seroient-iJs peu-à-peu reîroidis ; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse of erts 1 un à l'autre tels qu'ils étoienl à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa

maîtresse les change me ni s qu'y faisoit le progrès du temps, l'aiiuoit telle qu'il l'avoit vue, et non plus telle qu'elle étoit x). Pour le rendre heureux, il n'etoit pas question seulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge et dans les mêmes circonstances ou elle s'éioit trouvée au temps de leurs preniieresamours ; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du Lonheur qu'il s'étoit promis. Elle est devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a p'agné tourne en ce sens à son préjudice ; car c'est de l'ancienne et non pas d'une autre qu'il est amoureux.

L'erreur qui l'abuse et le trouble est de confondre les temps et de se reprocher souvent comme un sentiment actuel ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre : mais je ne sais s il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le désabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur que de ses lumières. Lui découvrir le véritable état de son cœur seroit lui apprendre la mort

(i) Vous êtes bien folles , vous autres femmes , de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature , tout est dans uu flux continuel ; et vous voulez inspirer des feux constants ? £t de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui pareeque vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur, soyez toujours la même , et l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais chauger sans ci*sse , et vouloir toujours qu'on vous aime , c'est vouloir qu à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constants, c'est en chercher d'aussi changeants que vous.

de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré des scrupules qui le gênent , il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre ; il en parleroit avec moins de réserve ; et les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en madame de Wolmar, qu'à force de les y chercher il ne les y put retrouver encore. J'ai pensé qu'an lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits , et qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des temps qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chères. Vous, qui contribuâtes à les faire naître , pouvez, contribuer plus que personne à les effacer : mais c'est seulement quand vous serez touià-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela ; charge qui , si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui leffarouchent , en les lui présentant de manière qu'ils i^e soient plus dangereux pour lui. Il est ardent , mais ioible et facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme et la mère de mes enfants : j'efface un tableau par un autre, et couvre Je passé du présent. On mené un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraie, afin qu'il n en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle en-

core quand lenr cœur est déjà refroidi , et leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un et de l'autre; je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir : car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions , mais à choisir celles qui sont utiles et à négliger les superflues. Les huit jours pendant les-, quels je les vais laisser ensemble suffiront peutêtre pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentiments et connoître ce qu'ils sont réellement l'un à rentré. Plus ils se verront seul à seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu il leur importe de s'accoutumer s ins risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement si mes vues sont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conseils qu'elle ne pouvoit refuser de suivre sans se faire tort. Quel plaisir je prendrois à lui donner cette preuve que je sens tout ce qn elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mtrite de sa confiance ! Mais quand elle n'auroit rien gagne sur son coenr, sa vertu resteroit la même : elle lui coûteroit davantage, et ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reste aujourd'hui quelque peine intérirure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence , qu elle ne saura que trop pressentir, et qu'elle évitera toujours. Ainsi, vous voyez qu'il ne faut point

juger ici de ma conduite par les règles ordinaires, mais par les vues qui ine l'inspirent et par le caractère unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, peiite co:;sine , jusqu'à mon retour. Quoique je n'aie pas donné toutes ces explications à Julij, je n'exige pas que vous lui en lassiez un mystère. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis : ainsi je remets ceux-ci à votre discr tion; faites-en l'usage que la prudence et l'amitié vous inspireront: je sais que vous ne ferez rien que pour le mieux et le plus honnête.

XV. I)E SAIÎfT-PREUxi MTLORD EDOUARD

1VL. de WoLMiB partit hier pour Etange , et j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que 1'. loignement de sa femme m affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même: un morne silence règne au fond de mon cœur ; un e!froi secret en étouffe le murmure ; et moins troublé de désirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

Savez- vous , mvlord . où mon auie se rassure et pera cr iadignes fraveurs? auprès de madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d elle, ;-a vue appaise mon tronh e, ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sieu, qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence et le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour

moi sa règle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de sps amis, et dans les moments que je sais forcé de passer sins la - voir je soufirirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé, c'est un mot qu'elle me dit hieraprè; le départ de son mari. Quoique jusqu'à cet instant elle eût /ait assez bonne contenance, elle le suivit long-temps des yeux avec un air attendri, que j'attribuai d'abord au seul éloiguement de cet heureux époux; mais je conçus à son discours que cet attendrissement avoif encore une autre cause qui ne m'était pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, et vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui, aussi tendre et plus puissant que l'amour, eu ait aussi les foiblesses. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre eusimble est interrompue, l'espoir assuré de la reprendre bientôt nous cousole. Un éat aussi permauent laisse peu de vicissitudes à craindre ; et dans une absence de quelques jours nous sentons moins la peine d'un s» court intervalle que le plaisir d'en envisager la lin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave , et quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point sou éloiguement qui la cause.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J ai pour mari le plus honnête et le plus doux des hommes, un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie, il n'a point d'autres désirs que les

miens ; j'ai des enfants qui ne donnent et promettent que des plaisirs à leur mère; il n'y eut jamais d'amie plus tendre , plus vertueuse , plus aim.ib'e que celle dont mon cœur est idolâtre, et je vais passer mes jours avec elle ; vous-même contribuez à me les remire chers en jus:ifiant si bien mon estime et mes sentiments pour vous ; un long et fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meilleur des pères : tout nous prospère ; l'ordre et la paix régnent dans notre maison ; nos domestiques sont zél< s et fidèles; nos voisins nous marquent toutes sortes d'attachement; nous jouissons de la bienveillance publique. Favorisée en tontes choses du ciel , de la lortune , et des hommes „ je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin secret , un seul chagrin l'empoisonne, et je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame , et auquel je vis trop que je u'avois aucune part. Elle n'est pas hexireuss , me dis-je en soupiraut à mon tour, et ce n'est plus moi qui l'empêche de 1 être !

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes , et troubla le repos dont je commencois à jouir. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jeté , je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret et me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade. Madame YVolmar sort actueliemenl du gynécée pour aller se promener avec ses enfants; elle vient de me le faire dire. J'v cours, mylord : je vous quitte

pour cette fois , et remets à reprend re dans une autre lettre le sujet interrompu d.ins celle-ci.

,, ^.-v-w-v-v-v%^v^x-» -*. x^"w^-*--%.wv^*v ■w^.'V». *

XVI. DE MADAME DE WOLMAR A SOIT MARI

Je vous attends mardi, comme vous me le marqu"/., et vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Vovez en revenant madame d Orbe ; elle vous dira ce qui s'est passi durant votre absence: j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime ; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, et vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

XVII. DE S.VINT-rREUX À MYLORD EDOUARD

J E venx , mylord , vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, et dont heureusement nous avons été quittes pour la peur et un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part : en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de madame de Wolmar n'est pas loin du lac , et qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvré-

ment ou l'absence de son mari nou3 laisse et la beauté de la soirée no:is firent projeter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du sole'l nous nous reudimes au rivage ; nous primes un bateau avec des filets pour pêcher, tro:s rameurs,, un domestique, et nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner, J'avois pris un i nsil pour tirer des besohts (i); mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte et pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeler de temps en temps des gros-sifflets, des tioutiou, des crenets, des sifflassons (2), et je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grèbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pécher à cinq cents pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fît tout rejeter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent ; délivrons-les ; jouissons du plaisir qu'ils auront d être échappés au péril. Cette opération se fît lentement, >ù contrecœur, non sans quelques représentations ; et je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils av oient pris que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune homme dont il seroit temps

(r) Oiseau de passage sur le lac de Genève. Le beso et n'es! pas bon à manger.

(2) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Genève , tous très bous à mander.

de guérir , m'etant rais à nager (i), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (2). Là j'expliquois à Julie toutes les parties du superbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue , et semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le crystal azuré du lac. Je lui faisois observer les redents des montagnes, dont les angles correspondiuts et parallèles forment dans l'espace qui les sépare un lit digne du fleuve qui Je remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riebes et charmantes rives du pays de Vaud , où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple , les coteaux -verdoyants et parés de toutes parts , forment un tableau ravissant; où la terre, par -tout cultivée et par-tout féconde, offre au laboureur, au pâtre, au vigneron, le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, vet qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misère, je lui faisois sensiblement distinguer les différents effets des deux gouvernements pour la richesse, le nombre et Le bonheur des hommes. C'est ainsi , lui disois-je , que l.i terre ouvre sou sein fertile et prodigue ses tré-

(x) Terme des bateliers du lac de Genève; c'est tenir la raine qui gouverne les autres.

(2) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis dç Clarcns le lac n'ait deux lieues de large.

sors aux heureux peuples qui la cultivent pour eu .mêmes: elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté ; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les tristes masures , la bruyère, et les ronces , qui couvrent une terre à demi déserte , annoncent de loin qu'un maître absent v 'domine , et qu'elle donne à regret à des esclaves quelques m tigres productions dont ils ne proi'teii* pas.

Tandis rue nous nous amusions agréablement à parcourir ainsi des veux les côtes voisines, un sécharJ , qui nous poussoit de biais vers la rive opposée, s'éleva , Iraichit considérablement ; et quand nous songeâmes à revirer, la résistance se trouva si forte qu il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent tenibhs : il fallut rf gagner la rive de Savoie , et tâcher d'y prendre terre au village de Meilltrie qui étoit vis-àvis de nous, et qui est presque le seul lieu de cette côte ou la grève offre un ahord commode. Mais le vent ayant changé se renforcoit, rendoit inutiles les e forts de nos b teliers, tt nous faisoit dériver plus ha - le lougd une iile de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asile.

Nous nous mimes tous aux rames ; et presque au même instant j'eus la douhur de voir Julie saisie du mal de coeur, foible et défaillante au hord du hateau. Heur u>ement elle étoit faite à l'eau et cet étal e au ta pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la latigue et la sueur, nous mue t tous hois d'haleine et dans un épuisement excessif : c'est alors que, retrouvant tout son courage, Julie animoit le nôtre par ses caresses

compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage , et mèlaut dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat dans ce moment où la cbaleur et l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu ; et ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoieut moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches sétant entr'ouvertes, dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé; et dans une exclamation de cette tendre mère j'entendis distinctementces mots : O mes enfants! faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal , quoique je connusse au vrai l'état du péril , jecroyois voir de moment en moment le bateau englouti , cette beauté si touchante se débattre au milieu les flots, et la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, et, après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage , nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoit donnés ; et comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous , à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dmàmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent Iravail. La truite fut apprêtée , Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu ; et je corn-

pris que, pour ôter aux bateliers le regret de leur sacriiice , elle ne se soucioit jias que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Mylord , vous l'avez dit mille fois , dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le diner, l'eau continuant d'être forte et le bateau ayant besoin d être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, et songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues; ainsi je répondis à tout. Je suis, lui disje, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles; loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, et mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil et du vent , vous avez votre cbapeau de paille; nous gagnerons des abris et des bois ; il n'est question que de monter entre quelques rochers; et vous qui n'aimez pas la plaine eu supporterez volontiers la fatigue. Elle lit ce que je voulois, et nous partîmes pendant le diner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais je revins il y a dix ans à vieillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux , uniquement occupé d elle, et c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours désiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asile au milieu dts glaces , et où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut Je plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri dans une saison plus agréable, et avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi,futle motif secret de ma promenade.'

Je me faisois un plaisir de lui montrer d'ancien monuments d'une passion si constante et si malheu reuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais , qui , montant insensiblement entre les arbres et les rochers , n'aroient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant et reconnoissant mes anciens renseignements, je fus prêt à me trouver mal ; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, et nous arrivâmes. Ce lieu solilaire formoit un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse , et charioit avec bruit du li mon , du sable, et des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glaciers , parceque d'énormes sommets de glaces qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde (i). Desibrêts de noirs sapins nous ombrageo'ent tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent ; et au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nousséparoit

"(i) Ces montagnes sont si hautes , qu'une demi-heure après le soleil coucJié leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cim s blanches une belle couleur de ro^e qu'où apperçoit de fort loiu.

des riches cotes du pays de Yaud, dont la cime du

majestueux .lura couronnent le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets , lepetit terrain ounousétiousétaloit les charrues d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers , et rouloient sur la verdure en filets de crystal ; quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres; la teric humide et fraiche ttoit couverte d'herbe et de Heurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient , il sembloit que ce lieu désert dut être l'asile de deux amants échappes seuls au bouleversement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé, Quoi! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cceur ne vous dit-il rien ici , et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors , sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher, et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du lasse relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si lonwtemps, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentiments violents dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie , éternel charme de mon cceur, voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus lideie amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisoit son bonheur, et préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces. fruits ni ces ombrages ; la verdure et le* •

fleurs ne tapissoient point ces compartiments , le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions , ces oiseaux n'y fa:soïent point enteu Ire leurs ramages ; le vorace éperyier , le corbeau funèbre , et l'aigle terrible des Alpes , faisoient seuls retenlir de leurs cris ces cavernes; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers, des festons de neige étoient le seul ornement de ces ar.ires ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver et 1 horreur des frimas ; les feux seuls de mon cœur me rcodoient ce lien supportable, et les jours entiers s'y pass >ient à penser à toi. "Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler an loin ton heureux s jour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toueba ton cœur ; ces cailloux tranebants me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glac^ pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide et sombre je mesurois la profondeur de ces abvmes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né , faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passois à gémir de ton absence!... J'allois continuer ; mais .Tnlie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effravée et m'avoit saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout-à-coup détournant la vue et me tirant par le bras: Allons-nous-en , mon ami , Oie dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'est

pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémissmt, mais sans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triste réduit comme j'aurois quitté Julie ellemême.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir ou j'allois. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille , nous soupâmes tristement, les veux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et pariant encore moins. Après le souper nous fumes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme , et Julie me proposa de partir. .1 e lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (i), me retraçant les plaisirs d'un autre âge , au lieu de m'égayer m'attristoit. Peu-à-peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri,

(i) La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif et plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie et de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

rien ne put détourner de mon cœar mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle duranl le ciarme de nos premières amours. Tous les sentiments déiic:enx qui remplissoient alors moname s'y rclracerent pour l'affliger ; tous les événements de noîre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres., nos rendez-vous , nos plaisirs,

E tanta fede , e si do^i memorie , E si lungo costume (1) !

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonbeur passé; tout revenoit pour augmenter ma misère présente , prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moiru<'me; ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jam sis. Hélas ! ils ne reviendront plus; et nous vivons , et nous sommes ensemble , et nos coeurs sont toujours unis! Il me .'■embloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence , et que j'avois moins souffert tout le temps que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémi sois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines ; j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien : mais se irouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque eu

(1) Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et ce'te longue familiarité ! Mîtast.

la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jetoit dans les accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu-à-peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes; et cet état comparé à celui dont je sortois n étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, longtemps, et fus soulage. Quand je me trouvai bien remis je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; m;iis que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. ÎSous recommençâmes alors à causer tranquillement , et au bout d'une houre de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quind nous fûmes rentrés j'apperçus à la lumière qu'elle avoit les yeux rouges et fort gonflés; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos ; elle se relira , et je fus me coucher.

QUATRIEME PARTIE

Yoilà, mon ami, le détail du jour de rua vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espère qu'elles seront !a crise qui me rendra toutà-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les arguments de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement entés et succombent '. Pour Tulie , mes yeux le virent et mon cœur le sentii, elle soutint ce jour-là le plus grand combat, qu'âme bumaine ait pu soutenir; elle va >n ;uit pourtant. Mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? () Edouard ! quand séduit par ta maîtresse tu sus triompher à la fois de tes désirs et îles siens, n'étois-tu qu'unbomme? Sans toi j'étois perdu peut-eire. Ont fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

QUATRIEME PARTIE

Juettre trémie re, de madame de Wolmar a madame d'Orbe, Page 5

Elle presse le retour de sa cousine, et par quels motifs. Elle désire que cette amie vienne demeurer pour toujours avec elle et sa famille.

Lettre II. Réponse de madame d'Orbe à madame de Wolmar , 1 5

Projet de madame d'Orbe , devenue veuve , d'unir un jour sa fdle au fils aîué de madame de Wolmar. Elle lui offre et partage la

douce espérance d'une parfaite réunion.

Lettre III, de l'amant de Ju'ie à madame d'Orbe,

H lui annonce son retour, lui donne une légère idée de son voyage , lui demande la permission de la voir, et lui priât les sentiments de son cœur pour madame de Wolmar.

Lettre IV, de M. de Wolmar à l'amant de Julie, 3a Il lui apprend que sa femme vient de lui ouvrir son cœur sur ses égarements passés , et lui offre sa maison. Invitatiou de Julie.

Lettre V, de madame d'Orbe à l'amant de Julie,

page 33 Dans rette lettre étoit incluse la précédente.

Madame d'Orbe joint son invitation à celle de monsieur et de madame de Wolmar, et veut que le uom de Saint- Preux , qu'elle avoit donné précédemment devant ses gens à l'amant de Julie , lui demeure au moins dans leur société.

Lettre VI, de Saint-Preux à mylord Edouard, 34

Perception que monsieur et madame de Wolmar font à Saint-Preux. Différents mouvements dont son cœur est agité. Résohuion qu'il prend de ne jamais manquer à son devoir.

Lettre VII , de madame de "Wolmar à madame d'Orbe, 47

Elle l'instruit de l'état de son cœur, de la conduite de Saint-Preux, de la bonne opinion de M. de Wolmar pour son nouvel hôte , et de sa sécurité sur la vertu de sa femme , dont il refuse la confidence.

Lettre VIII. Pvéponse de madame d'Orbe à madame de Wolmar , 55

Elle lui représente le danger qu'il pourroit y avoir à prendre son mari pour confident , et 1 xige d'Ole qu'elle lui envoie Saint-Preux pour quelques jours.

Lettre IX, de madame d'Orbe à madame de Wol-

mar, 60

Elle lui renvoie Saint- Preux dont elle loue les façon;; , ce qui occasionne une critique de la politesse maniérée de Paris. Présent qu'elle fait de sa petite fille a sa cousine.

Lettre X, de Sainl-Preux à mylord Edou trd , f>3

Il lui détaille la sage économie qui règne d.ms la maison de M. de Wolmar relativement aux domestiques et aux mercenaires, ce qui amené plusieurs réflexions «t observations critiques.

Lettre XI, de Saint-Preux à mylord Edouard,

page 1 1 3

Description d'une agréable solitude, ouvrage de la nature plutôt que de l'art , où monsieur et madame de Wolmar vont se récréer avec leurs enfants , ce qui donne lieu à des réflexions critiques sur le luxe et le goût bizarre qui régnent dans les jardins des riches. Idée des jardins de la Chine. Ridicule enthousiasme des amateurs de fleurs. La passion de Saint -Preux pour madame de Wolmar se change tout- à- coup en admiration pour ses vertus.

Lettre XII, de madame de Wolmar à madame d'Orbe, 141

Caractère de M. de Wolmar, instruit même avant son mariage , de tout ce qui s'est passé entre sa femme et Saint-Preux. Nou-

velles preuves de son entière eon-r fiance en leur vertu. 1VL d e Wolmar doit s'absenter pour quelque temps. Sa femme demande conseil à sa cousine pour savoir si elle exigera ou non que Saint-Preux accompagne son mari.

Lettre XIII. Réponse de madame d'Orbe à madame de Wolmar, i58

Elle dissipe les alarmes de sa cousine au sujet de Saint- Preux , et lui dit de prendre contre ce philosophe toutes les précautions superflues qui lui auroient été jadis si nécessaires.

Lettre XIV, de M. de Wolmar à madame d'Orbe ,

Il lui annonce son départ , et l'instruit du projet qu'il a de confier l'éducation de ses enfants à Saint -Preux ; projet qui justifie sa conduite singulière à l'égard de sa femme et de son ancien amant. Il informe sa cousine des découvertes qu'il a faites de leurs vrais sentiments , et des raisons de l'épreuve à laquelle il les met par son absence.

Lettre XV, de Saint-Preux à mylord Edouard ,

Affliction de madame de Wolmar. Secret fatal qu'elle

TAP.LE. i95

révèle à Saint-Preux , qui ne peut pour le présent eu instruire son ami.

Lettre XVI, de madame de Wolmar a son mari, page 179

Elle lui reproche de jouir durement de la vertu de sa femme.

Lettre XVII, de Saint-Preux à uwlord Edouard,

ibid.

Danger que courent madame de Wolmar et Saint-Preux sur le lac de Genève. Ils parviennent à prendre terre. Après le dîner Saint-Preux mené madame de Wolmar dans la retraite de Meillerie , où jadis il ne s'occupoit que de sa chère Julie. Ses transports à la vue des anciens monuments de sa passion. Conduite sape et prudente de madame de Wolmar. Ils se rembarquent pour revenir à Clarens. Horrible tf-nlation de Saint- Preux. Combat intérieur qu'éprouve son amie.

FIT* DE LA TitLt.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/julieoulanouve03rous. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.